

Larson

Peet *Tout bon!*

VAAGUE p.14 Sura p.16 André Borbé p.17 Coline Dutilleul p.18 Jeremy Alonzi p.20
Cherche local de répétition p.22 Où va le streaming? p.30 Les ciné-concerts p.32



Periodique : 5 x par an

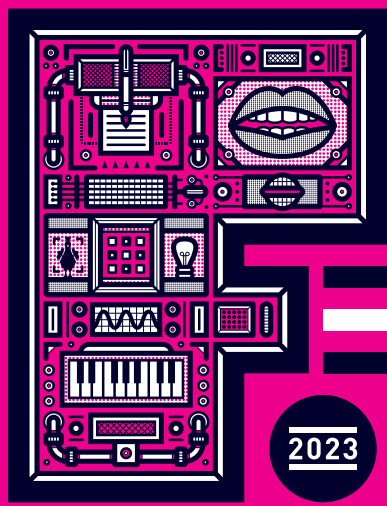
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



DU DANS LE TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

LES DATES À RETENIR

27 & 28 JANVIER 2023

1/2 FINALES

MAISON DES MUSIQUES (BRUXELLES)
ENTRÉE LIBRE

17 FÉVRIER 2023

FINALE

BOTANIQUE (BRUXELLES)
TICKETS : WWW.BOTANIQUE.BE

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE



LE SOIR

Jam.

moustique



BOTANIQUE

PlayRight®



FÉDÉRATION



RÉGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE

SEMAINE DE LA MUSIQUE BELGE



WWW.SEMAINEDELAMUSIQUEBELGE.BE



PlayRight

DRINK DU NOUVEL AN

24.01.2023 | 19H

Beursschouwburg | Rue Auguste Orts 20/28 | 1000 Bruxelles

Scannez-moi
pour vous inscrire
(gratuitement) !



PlayRight est la société de gestion collective qui s'occupe de collecter, gérer et répartir les droits voisins auprès des artistes-interprètes en Belgique. Vous êtes déjà membre ou vous souhaitez avoir plus d'informations pour le devenir en 2023 ? Nous vous invitons à venir en discuter lors de notre réception du nouvel an !

info@playright.be
playright.be/fr

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trico-s
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jean-Marc Panis
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Julien Winkel
Didier Zacharie

Rolocteur-ricos
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
Peet
©Daniil Zozulya

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Mars 2023



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Monday Agbonzee Jr.,
Alice Khol,
Céline Chariot,
Koen Broos,
Who Cares

P.11

M.CHUZI, vous prendrez quelle sauce ?



P.14

VAAGUE, entre jazz et électro, le cœur balance



P.17

André Borbé, le chouchou des petits



P.18

Coline Dutilleul, le classique à fleur de peau



P.30

Mais qui est populaire en 2023 ?



P.32

Les ciné-concerts, quand musique rime avec image



Édito

Décembre, c'est une parenthèse consacrée aux (trop nombreux) cadeaux et aux bilans en tout genre. C'est aussi le moment de faire une pause, indispensable, pour reprendre des forces avant d'attaquer une nouvelle année. Des forces et des idées, il en faudra en 2023 car le secteur de la culture – comme tous les autres – va devoir faire face à de nouveaux défis, qu'ils soient énergétiques, salariaux, économiques ou écologiques. Comme si ceux des trois années précédentes n'avaient pas suffi et érodé lentement mais sûrement le mental et les ressources de tout un chacun.

À propos de défis, Larsen s'est intéressé à la problématique, hélas intemporelle, des locaux de répétition. Entre flambée des loyers, insalubrité, difficultés d'accès et nuisances sonores, trouver un local correct est plus que jamais un parcours semé d'embûches pour les musicien-nes.

Et puis, comme dans chaque numéro depuis maintenant 10 ans, Larsen a fait le grand écart esthétique en rencontrant des artistes aussi différents que Peet, Sura, Rokia Bamba ou Coline Dutilleul ou en s'interrogeant sur le peu de reconnaissance dont bénéficient nos artistes "populaires"... contrairement à la Flandre.

Bonne lecture
Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Peet

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Rokia Bamba
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 M.CHUZI
p.12 Blondy Brownie – CIAO KENNEDY
p.13 Edouard Van Praet – Laryssa Kim
p.14 VAAGUE
p.16 Sura
p.17 André Borbé
p.18 Coline Dutilleul
p.19 Elsa de Lacerda & Pierre Solot

Articles

p.20 AVANT-PLAN Jeremy Alonzi
p.22 360° Jeune groupe cherche local désespérément
p.25 180° Vous avez dit populaire ?
p.28 IN SITU La Datcha
p.30 DÉCRYPTAGE Où va le streaming ?
p.32 TENDANCE Quand le cinéma te tombe dessus

p.34 **Les sorties**

Bonus

p.37 ARRÊT/IMAGE Bonne Came
p.38 C'EST CULTE Sacrés Belges
p.40 VUE DE... Week van de Belgische Muziek
p.42 J'ADORE... Pierre de Maere
p.42 ESPRESSO Margaux Vranken



© PIERRE-YVES JORTAY

DJ

radio

Rokia Bamba, faire du bruit à tout prix

TEXTE : LOUISE HERMANT

Son truc à elle après l'école, ce n'est pas le dessin ni le sport, mais la radio. À 14 ans, la jeune Rokia se découvre une passion pour le son. Sur Radio Campus, la station de l'Université Libre de Bruxelles, elle présente *Sous l'arbre à palabres*, un programme destiné à la diaspora et aux expatriés d'Afrique et des Caraïbes. Quelques années plus tard, elle soumet l'idée d'un rendez-vous dédié au hip-hop. Son projet se voit refuser à plusieurs reprises. « On était deux filles qui proposaient ce type d'émission, c'était assez rare. Ce genre faisait peur à l'époque. La culture hip-hop et rap était associée à la destruction de matériel. On ne nous pensait pas non plus capables de gérer des mecs en studio », se souvient Rokia Bamba, âgée de 18 ans à l'époque.

Pas question pour autant de baisser les bras. L'adolescente retente sa chance en mettant plutôt en avant la soul, le R&B ou le funk pour que l'émission soit acceptée. Rokia Bamba se retrouve à gérer la programmation musicale et à mener des interviews. Saïan Supa Crew, NTM, IAM, Booba ou encore Starflam passent derrière son micro. Cette expérience la confronte à sa condition de femme noire, qui doit davantage se battre pour se faire entendre. Après un court passage en école de journalisme, la Bruxelloise se retrouve aux manettes de Zinneke Radio, avant de devenir professeure de français langue étrangère à la mission

locale de Molenbeek. Un poste qu'elle vient tout juste de quitter pour se concentrer sur son activité de productrice radio chez Bruzz et de podcast (*Sororités*), mais aussi de DJ.

Il y a huit ans, à 40 ans, Rokia Bamba découvre le DJing et se met à mixer pour différentes fêtes. « Ça m'est tombé dessus ! », assure-t-elle. Elle travaille exclusivement avec un circuit militant. Festival des Libertés, Afropunk, Festival Massimadi, Les Volumineuses... Les événements doivent être socialement engagés. « Il est nécessaire de prendre position. On a ce privilège-là en tant qu'artiste : de pouvoir dire des choses et être entendue. On ne doit absolument pas fermer sa gueule », revendique-t-elle. Sa sélection alterne entre hip-hop, rythmes africains, house et techno. Sont proscrits de ses mixes : les artistes homophobes, racistes ou misogynes. « Toute chanson est politique, ça en dit long sur ce que tu es. Il faut être attentif à ça. »

En parallèle, l'artiste de 48 ans développe de plus en plus de collaborations avec des musées ou des théâtres pour créer des ambiances sonores. Après avoir participé à la Biennale de Dakar, elle envisage une association avec celle de Venise et celle de Lubumbashi. En janvier, elle présente une carte blanche au Théâtre 140. Et entre tout ça, elle compte bien se donner du temps pour produire son premier EP. « Je crois c'est une suite logique de ce que je suis en train de faire. »

Entre radio, DJing, exploration sonore pour des lieux culturels, l'artiste de 48 ans multiplie ses activités. Avec toujours pour objectif de servir de porte-voix pour celles et ceux que l'on entend moins.

EP

Exag'Records

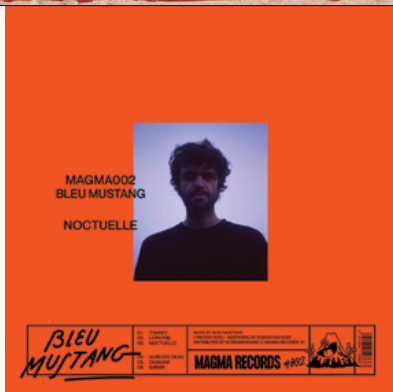


France Frites Complètement zinzin!

On a reçu ce message à la rédaction : « On s'appelle France Frites. On était vus comme des extraterrestres à Bordeaux et là on arrive à Bruxelles où il n'y a que des zozos partout, génial. ». On leur a répondu que tout le monde sait bien que les frites sont belges, point. Sinon, ils se présentent aussi comme étant un groupe de "punk expérimental", bien barré. Leur EP, *Oiseau Musique*, est disponible sur les meilleures plateformes. Notre morceau préf' ? *Le Funky des Zinzins*.

EP

Magma-records



Bleu Mustang Noctuelle

Le Bruxellois Nathan Van Brande a sorti début décembre son premier EP. Il a été accueilli par Magma, un des collectifs à suivre en ce moment, actif tant comme label que dans le management ou la prod. Magma abrite également ECHT! ou TUKAN au sein duquel Nathan officie aussi. Les ingrédients de ce *Noctuelle*? Broken beats, accents jazz et grosses lignes de basse. Une version live devrait également bientôt voir le jour avec sur scène un batteur aux côtés du producteur.

clip

daft-punk-analogique



KAT Le weekent'

Ça a la couleur de Kool & the Gang, ça démarre comme Kool & the Gang mais ce n'est pas Kool & the Gang. On exagère un peu (beaucoup) mais ce titre instrumental des nouveaux-venus KAT est une vraie célébration des titres pop funky 80's. Le clip, réalisé par le talentueux Yoann Stehr (Super Tchipe), pose bout à bout des footages d'archives pour une belle patine 80-90's. Il s'agit de la première re-release du band et c'est signé par les clairvoyants Capitane Records.

rap

mixtape



P-Pito Le rappeur des Cinq Clochers

P-Pito est tournaisien, tout comme son pote Youssef Swatt's (avec lequel il a débuté dans un collectif appelé La Trilogique) qu'il a récemment suivi sur les routes de France, de Suisse et de Belgique. On a pu ainsi le découvrir au Dour Festival ou au Botanique. P-Pito porte donc aujourd'hui sur ses épaules le rap de la Cité aux Cinq Clochers et on vous invite chaleureusement à découvrir sa mixtape intitulée *Salam*. 7500 RPZ!

tremplin

Festivals-de-Wallonie



Génération classique Des lauréats à suivre!

Début décembre, le PBA de Charleroi a accueilli la finale du concours-tremplin Génération classique, un projet des Festivals de Wallonie qui a été conçu en étroite collaboration avec les différentes Écoles Supérieures des Arts francophones du pays. Susato Trio, Xilema Duo et le Duo Sauly en sont les lauréats pour cette année 2022. Le Susato Trio, le premier lauréat, bénéficiera d'une tournée de concerts et d'une aide à la diffusion en Fédération Wallonie-Bruxelles.

En Vrac...

Sphères Sonores Les lauréats

Six finalistes se sont succédé-es samedi dernier sur la scène du KulturA. à l'occasion de la finale de Sphères Sonores, le pôle musique de la Province de Liège, c'est le nouveau nom de cette structure issue de l'association du Service Musique de Liège et de Ça balance. Voici le palmarès. BennyTow remporte un package complet d'accompagnement Sphères Sonores, des entretiens personnalisés avec Luik Music et Green Revolver, une résidence aux Deux Ours ainsi qu'une programmation aux Deux Ours et à l'Austral Boreal Festival. Empty Head remporte également un package complet Sphères Sonores mais aussi une résidence au Centre culturel de Chênée et des programmations aux Deux Ours et à l'Atelier Rock Huy. Mona.rtiste remporte un package complet Sphères Sonores, un entretien personnalisé avec Court-Circuit, une après-midi de studio avec Nectar MusiQ, et une programmation au Reflektor. MANGROVE remporte un package complet Sphères Sonores et une programmation aux Deux Ours. Cloud Garden remporte un package de formations de Sphères Sonores ainsi qu'une résidence au Reflektor et un entretien personnalisé avec l'Agence de Management Une Foix. Clouidie remporte un package de formations Sphères Sonores, une résidence au Chiroux - Centre culturel de Liège en collaboration avec le Studio des Variétés W-B, un accompagnement par Julia Camino et un entretien personnalisé avec l'Agence de Management Une Foix. Rendez-vous sur scène dans les prochains mois!

Semaine de la Musique Belge On attend vos initiatives!

La troisième édition de la Semaine de la Musique Belge aura lieu du lundi 30 janvier au dimanche 5 février 2023. Durant une semaine, de nombreuses initiatives seront organisées aux quatre coins du pays en soutien envers un secteur musical durement touché par les diverses crises. Si l'idée est née en Flandre il y a trois ans, la Semaine de la Musique Belge est cette année organisée conjointement (et pour la première fois) par le nord et le sud du pays. VI.BE, la VRT, le Conseil de la Musique, Court-Circuit et la RTBF se sont en effet réunis pour faire vivre ensemble cette semaine, en s'associant évidemment à de nombreux acteur-trices du secteur musical et divers médias. Le principe de la Semaine de la Musique Belge étant de montrer l'étendue de la scène musicale de Belgique, forte et unique, les organisateurs comptent sur chacun et chacune d'entre vous pour y participer. Cette participation peut évidemment revêtir des formes diverses et variées: de la simple utilisation du visuel à l'organisation d'un concert en passant par la confection d'une playlist. Que vous soyez musicien-ne, actif-ve dans le secteur musical ou simple mélomane, toutes les initiatives sont bienvenues! Très concrètement: un site internet dédié à l'événement réunira l'ensemble des initiatives proposées à travers le pays. Il suffit de vous y inscrire pour y ajouter la vôtre. Une seule adresse: www.semainedelamusiquebelge.be. Vous avez une question ou besoin d'informations complémentaires? Contactez: smb@conseildelamusique.be.



Straussphère

un livre d'images consacré
à la trajectoire de Roméo Elvis

C'est à l'ESA 75 (qu'on appelle communément Le 75), une école de photographie à Bruxelles, que Roméo Elvis, Martin Gallone et Nicolas Catalano se rencontrent. Ils fondent le collectif "La Straussphère" et commencent un travail au long cours, en suivant le rappeur et son entourage. À travers leurs clichés, ils partagent les coulisses du rappeur: les tournées, les backstages et l'émergence de la nouvelle génération du rap. Tout ça en photographie argentique: à l'ancienne, quoi. Petit plus: en marge du livre, la vie de celui-ci se poursuit en réalité augmentée. Les photos ne sont plus que de simples images, et en les scannant, on accède à des interviews, des extraits de concerts, des moments de vie... Nicolas Catalano documente depuis 2016 l'ascension de Roméo Elvis. Son travail photographique a été exposé à plusieurs reprises entre Bruxelles et Paris. Martin Gallone est un photographe et réalisateur bruxellois. En 2013, il a sillonné le Kurdistan turc et en a tiré un livre de photographies coécrit avec Laura Lafon, *You Could Even Die for not Being a Real Couple*. Depuis 2016, c'est au milieu du rap qu'il se consacre. Pour les fans, sous le sapin à Noël?

Roméo Elvis, Martin Gallone, Nicolas Catalano, *STRAUSSPHÈRE*, éd. Michel Lafon, 192 pages.

Quatre, cinq, six ou sept mille?

Un réseau commun pour partager
la culture en Wallonie

Le samedi 26 novembre 2022, les médias citoyens Quatre mille, Cinq mille, Six mille et Sept mille, avec le soutien de la Région wallonne, ont lancé la première plateforme

wallonne 100% dédiée à la culture locale et aux arts locaux. Une plateforme qui a pour objectif de visibiliser les créateurs et artistes, ainsi que l'ensemble des opérateurs culturels et lieux de diffusion wallons. Vous y trouverez un maximum de contenus promouvant la création, la production et la diffusion de tous types d'expression artistique à travers un agenda culturel exhaustif, des interviews et chroniques dédiées et une communication digitale proactive. En plus de mutualiser les fonctionnalités existantes et d'anticiper de futures expansions, cet outil permettra de casser les distances, d'ouvrir le dialogue et d'offrir une meilleure visibilité aux projets artistiques à l'échelle régionale. Quatre mille.be, cinq mille.be, six mille.be et sept mille.be: un réseau qui connecte le public, les artistes et les lieux de diffusion en besoin de visibilité!

Fête de la Musique 2023

Vous désirez organiser un événement?

Célébrée chaque année aux alentours du 21 juin, la Fête de la Musique a pour vocation de mettre en valeur les nombreux artistes de la scène musicale en Fédération Wallonie-Bruxelles. Cet événement, organisé depuis 1985 et coordonné par le Conseil de la Musique, est devenu un incontournable. C'est l'occasion pour des milliers de personnes de célébrer chaque année, aux quatre coins de notre communauté, le premier jour de l'été et l'ouverture de la saison des festivals. Rendez-vous est pris en 2023 du 21 au 25 juin! Si vous désirez organiser un événement dans le cadre de la Fête de la Musique en 2023, l'appel à projet est lancé! Consultez les conditions de participation et complétez le formulaire - remise de dossier. La clôture de l'appel à projet est fixée au vendredi 10 février 2023.

Quentin Dujardin s'exporte avec "Paradisiac"

Le court-métrage du guitariste
bolgo primé aux U.S.A.

Déjà récompensé au Festival du Film Indépendant de Toronto, au Short Film Factory ou encore au Golden Valley Global Cinefest, le court-métrage réalisé par le guitariste Quentin Dujardin est, une fois encore, mis à l'honneur outre-Atlantique. *Paradisiac* vient en effet d'empocher le "Prix de la Meilleure Musique du Film Étranger" au Nederland International Film Festival, aux États-Unis. Mis en musique et réalisé par Quentin Dujardin, *Paradisiac* est un court-métrage poétique de quatre minutes. Entre amour de la nature, respect des anciens et rapports humains, la vidéo traverse un vaste fleuve et d'innombrables souvenirs d'enfance. Une histoire courte qui, plus que jamais, tient la longueur.

L'explosion du pogo un documentaire StreetPress

Mosh pit, circle pit ou wall of death: ces mots évoquent probablement quelque chose auprès des amateurs de concerts. Qu'ils soient punk si vous avez plus de 50 ans, rock si vous avez plus de 40 ans ou... rap si vous avez la vingtaine ou la petite trentaine. Car oui, cette "danse", inventée selon la légende par Sid Vicious des Sex Pistols, s'est retrouvée dans tous les dérivés du punk, puis dans le rock en général, jusqu'à parvenir à la génération pour qui le rap est le centre du game musical. Le media numérique et urbain StreetPress revient sur les origines du mal et son explosion "rap" dans un documentaire accessible gratuitement sur YouTube. Aux détours de quelques grands festivals français et belges (Les Ardentes) où ont été posées les caméras, StreetPress décrypte le phénomène avec un casting XXL: Soso Maness, Caballero et JeanJass, A2H, Capitaine Rosh, Youv Dee, Di-Meh, Mehdi Matzi, Joysad ainsi que les spécialistes du punk, Solveig Serre et Luc Robène. «Aujourd'hui, un concert de rap, ça ressemble à un énorme chaudron humain, où toutes les boulettes de viande se mélangent», analysent les deux Belges Caballero et JeanJass, habitués des métaphores culinaires. Chaud bouillant, chaud devant.

Concours-Circuit 2022 Les lauréats

Le Concours Circuit est un tremplin dédié aux musiques alternatives & sonorités nouvelles. Il permet aux groupes et artistes émergent-es de Wallonie et de Bruxelles de gagner en visibilité, de bénéficier d'outils de développement et de se faire connaître auprès des professionnel·les du secteur musical. Lors de cette édition 2022, qui

s'est clôturée ce samedi 10 décembre au Botanique, c'est le groupe "shoegaze/dreampop" Eosine qui a remporté le premier prix, à savoir 3.000 euros - Prix de la ministre de la culture, 2.500 euros offerts par PlayRight, accompagnés d'une session d'enregistrement au Jet Studio. JAZMYN est repartie avec le deuxième prix en poche: 2.000 euros - Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 1.000 euros offerts par Sabam for culture et une session d'enregistrement au RUBENS STUDIO. Félicitations également à Bart Kobain et Alex Lesage pour leurs prestations et leurs différents prix coup de cœur. Rendez-vous avec toutes ces artistes, sur scène, dans les prochains mois. Le Concours-Circuit reviendra bien sûr en 2023.

Orphée Apprenti Hors-série!

Ne manquez pas la parution du nouveau numéro, "hors-série" de la revue Orphée Apprenti avec pour thématique: *Penser les Arts à l'école*. Car si l'idée que l'art doit être présent à l'école fait très probablement l'objet d'un large consensus, dès qu'on commence à réfléchir à une mise en œuvre de la présence des arts à l'école, des problèmes surgissent. Ce sont ces problèmes et leurs éventuelles solutions qui sont au cœur des contributions de ce nouveau numéro, disponible gratuitement à la lecture sur conseildelamusique.be.



Food the culture

Épicurio sociale & santé mentale

Feed the culture est une plateforme citoyenne, née en mai 2020, lorsqu'en pleine crise COVID-19, un groupe de professionnelles de la culture ont posé le même constat: il n'existe pas de véritable soutien régulier, gratuit et surtout sans conditions pour le secteur culturel et événementiel en région bruxelloise. L'asbl a ainsi mis en place une distribution alimentaire, gratuite, à destination des travailleur·euses des industries culturelles, créatives et événementielles de la région bruxelloise. Pour en savoir plus sur les conditions d'accessibilité à cette aide, vous trouverez plus d'infos ici (www.feedtheculture.org). Au-delà de cette activité d'épicerie sociale, la plateforme a également développé, avec le psychologue Cédric Jamar, un programme de santé mentale dédié à ce même public et qui s'inscrit dans une volonté de donner outils et soutien à ce secteur en particulier. Il permet de proposer deux types de rencontres: des séances de groupes (pour 8 participant·es maximum et 2 encadrant·es) et des séances individuelles (1 participant·e et 1 psy). L'approche se veut à la fois globale, accueillant tous les travailleur·euses de la culture, proposant un travail spécifique traitant des problématiques qui sont spécifiques aux travailleur·euses des industries culturelles, créatives et événementielles. Les valeurs cardinales: bienveillance, non jugement et secret professionnel. Plus d'infos: www.feedtheculture.org.

Un livre consacré à l'émergence du Dour Festival

Aux origines de l'événement

En 194 pages, un ouvrage cosigné par le sociologue Pascal Tierce et l'ex-animateur radio Jacques de Pierpont, dit "Pompon", revient sur les dix premières années du Dour Music Festival. Des prémices à la première édition, des ratés aux réussites à venir, le livre "Dour Music Festival, 1989-1999" apporte son lot de récits éclairants et d'anecdotes sur l'émergence de ce festival

pas comme les autres. En septembre 1989, la première édition du Dour Music Festival voit le jour sur la plaine de "la Machine à Feu". Pas un franc succès, l'événement marque pourtant l'avènement d'un rendez-vous majeur dans le paysage belge et européen. Présents dès le coup d'envoi de ce grand rassemblement estival, Pascal Tierce et Jacques de Pierpont expliquent, par le biais de souvenirs personnels et d'analyses plus détaillées, comment ce rendez-vous musical s'est imposé comme un incontournable de l'été. De quoi bouquiner en attendant la programmation de la prochaine édition du Dour Festival.

Juliette Bossé (RIVE)

Nouvelle star du podcast!

Juliette Bossé, la voix de RIVE (avec lequel un album est en préparation), apparaît ces derniers jours dans deux nouveaux podcasts dédiés, en étant succincts, aux "femmes". Le premier est produit par une maison bien connue et dont on parle régulièrement, Freaksville (chapeauté par Benjamin Schoos) et est présenté par la chanteuse et comédienne Karin Clercq. Son titre? *Les Lionnes*. Son pitch? Parler avec et des femmes qui ont fait ou qui font bouger la Belgique, en «racontant de manière ludique et intelligente un aspect de l'histoire culturelle et sociale de Belgique d'hier à aujourd'hui avec des femmes "puissantes" dans leur domaine». Première thématique: l'évolution de l'éducation des filles du 19^e siècle à aujourd'hui en Belgique, en compagnie des historiennes Anne Morelli et Valérie Piette, aux côtés de Juliette, qui est également responsable de la revue *Éduquer* (publiée par la Ligue de l'Enseignement et de l'Éducation permanente de Belgique). Deuxième podcast: *BIH/Brussels Is Her*, présenté comme «un espace qui est dédié aux femmes belges artistes, entrepreneuses, activistes, politiques...» où l'on «parlera d'elles, de leurs parcours, de leur place en tant que femme, des obstacles qu'elles ont dû franchir et de leurs plus belles victoires». Premier épisode en compagnie de Juliette Bossé.



©DANIEL ZOZULYA

album

rap

Peet

Tout

bon!

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Faut-il encore présenter Pierre Mignon ? Visage bien connu des buveurs de rimes “noires-jaunes-rouges”, le fraîchement trentenaire fait aujourd’hui figure de valeur sûre (et de pilier !) d’une classe hip-hop belge toujours bonne élève. Il revient donc bercer notre hiver avec *Todo Bien*, dix nouvelles tracks qui lui ressemblent et qui fleurent bon le rap, cuisinées dans le confort cosy de son home studio bruxellois.

Si notre dernière rencontre remonte à même pas deux ans, son souvenir semble ancré dans un autre temps. À l'époque, Peet – échappé du trio Le 77 – publiait ce qu'il considérait alors comme son premier véritable album.

Et c'est dans un aquarium de verre post-Covid, dans les locaux d'Universal, que nous échangeons alors sur ce nouveau départ de carrière en solitaire. Presque deux ans et trois doses de vaccin plus tard, l'ambiance a bien changé. Et cette fois, c'est chez lui que monsieur Mignon nous convie. Flemmard de qualité oblige, rendez-vous est pris peu après midi.

Disons d'emblée que les années passent et semblent glisser sur les épaules de Peet, qui arbore toujours ce même sourire de petit garçon – d'aucuns diront de "sale gosse". Pourtant, notre hôte revient à peine du grand froid canadien avec la goutte au nez. Il s'y est produit sur plusieurs scènes québécoises, entre deux matins enneigés. «*Là, je suis bien, je suis posé... Il y a un moment dans ta carrière où tu trouves TA recette. Pour moi, c'était Mignon. À l'époque de Mecman, j'avais déjà la recette, mais je cuisinais moins bien (sourire). Là, je reviens d'une tournée de six dates au Canada, ce qui me fait dire que l'album dure dans le temps, et c'est une idée qui me plaît. On y retournera en mai, cette fois j'espère avec un full band (batterie/basse/clavier/saxo), comme pour la release à l'AB.*»

Une parenthèse américaine qui fut aussi, et surtout, l'occasion d'étreindre quelques rimes extraites de son nouvel LP *Todo Bien*, annoncé pour février. Un album des plus réussis, bardés de jolis invités et de petits mots justes, où l'on découvre un peu plus encore la personnalité du grand Peet.

Cet album porte le même nom qu'un de vos titres sortis en 2020, qui parlait de confinement, du bonheur de jardiner et de la nostalgie des tournées avec les copains du 77. C'était une autre vie, mais peut-être l'humeur était-elle semblable ?

J'ai toujours aimé les titres courts. Simples et pas trop explicites. *Mignon* (son premier LP donc, – ndlr), c'est mon nom de famille, *Pepper* (du nom d'un précédent EP, – ndlr), c'est le nom de mon chat... *Todo Bien*, j'ai toujours aimé cet état d'esprit. J'aime aussi le nuancer, comme dans le film *La Haine*. Ce côté "jusqu'ici tout va bien, mais le plus important c'est pas la chute, c'est l'atterrissage...", comme dans *OKOK*. Le label n'était pas super chaud au départ, ils trouvaient ça étrange de titrer en espagnol, mais j'ai réussi à les convaincre... Mais oui, la vie a pas mal changé depuis. J'ai arrêté de bosser à la pizzeria et dans l'Horeca l'été dernier. Je l'annonce dans l'intro : «*Jusqu'ici tout est OK, demain j'arrête le clocking...*» Le "clocking", c'est quand tu pointes avec ton doigt en arrivant au travail.

Un boulot, ça structure, ça impose des horaires... Vous ne craignez pas que cette nouvelle liberté influe sur votre créativité, étouffe votre inspiration ou change votre manière de travailler ?

La quasi-totalité de *Todo Bien* a été réalisée avant que je ne démissionne. Il est donc impossible de savoir si cela aura une influence pour l'instant mais ce sont des questions qui m'ont traversé l'esprit. Je crois que c'est une autre forme de pression. Tu ne travailles plus dans des restaurants, c'est vrai, mais tu dois pouvoir justifier et conserver ton statut d'artiste. Moi, je suis quand même un bon flemmard de qualité et ce nouveau rythme de vie me permet d'être plus tranquille. Maintenant, j'ai tout le loisir de me poser pour écrire ou m'enfermer au studio.

La quête de l'Amour a toujours été l'une de vos inspirations majeures, mais là aussi on lit entre les rimes l'annonce d'un changement.

C'est en effet un autre grand changement dans ma vie : je ne suis plus célibataire. Donc, forcément, cela a eu pas mal d'impact sur ma plume et mon inspiration. Je ne suis plus obligé de sortir chaque week-end à la recherche de l'amour, je sors d'ailleurs beaucoup moins aujourd'hui. Et les rares fois où je

le fais, mon état d'esprit est totalement différent. Plus besoin d'être sans arrêt à l'affût, de guetter sans cesse de droite à gauche... C'est vrai que le sujet revient moins souvent que sur mes projets précédents.

Le duo avec Primero, *Gentil*, est l'un des titres les plus réussis de cette nouvelle moisson. Est-ce que vous avez l'impression d'être trop gentil ?

Le sentiment que certains en profitent ? Oh oui, ça m'arrive. Mais je ne pense pas pour autant que ça me porte préjudice. D'abord parce que j'ai la capacité de m'entourer de gens bienveillants. Ensuite, parce que j'arrive plutôt bien à repérer les personnes qui voudraient abuser de ma gentillesse. Si je capte, je coupe court. Je suis gentil, mais pas naïf. Encore récemment, un fan est venu me parler de beaucoup trop près, il était à quelques centimètres de mon visage, et ça m'oppressait. J'aurais facilement pu le recaler mais ce n'est pas mon style, j'ai préféré prendre sur moi et voilà... Donc oui, je suis un gentil, mais faut pas me pousser dans les orties. Sinon, je pique, c'est mon côté scorpion.

Poot

«*Moi, je suis quand même un bon flemmard de qualité*»

***Verre en main* est peut-être le meilleur morceau de *Todo Bien*. Un titre sombre et à la production ciselée, qui vous amène sur des sentiers musicaux que vous n'aviez jamais vraiment foulés. Et une thématique qui revient plusieurs fois au fil de l'album.**

C'est un thème qui me tenait vraiment à cœur. Parce qu'on a beau en rigoler et picoler, il y en a plein parmi nous qui sont totalement paumés. J'ai vu beaucoup de potes se noyer là-dedans, ça reste un problème majeur de notre génération. Le fait de travailler dans le secteur Horeca n'arrange rien non plus. Un tas de gens autour de moi jonglent entre un boulot dans un restaurant et l'envie de faire quelque chose d'autre de leur vie à côté. Si tu es une personne un peu influençable, qui aime faire la fête, tu peux très vite sombrer. Pas forcément picoler dès le réveil, ça non, mais plutôt prendre de mauvaises habitudes.

Vous vous êtes déjà dit que vous aviez un problème avec l'alcool ?

Dans les soirées, tu ne me voyais jamais sans un verre en main. Servi dès mon arrivée, rempli jusqu'à ce que la fête soit finie... En studio aussi, vu que tu y passes des heures à bosser, ça peut rapidement s'installer. Donc oui, à un moment, je me suis dit qu'il fallait lever le pied, que j'avais peut-être un petit souci. Et je me reconnais dans ce track-là à une certaine période de ma vie. Parfois, le fait d'avoir bu m'a poussé à faire des choses dont je ne suis pas fier. J'en parle dans le morceau *Déjà fait* : «*Je veux plus demander pardon, à cause de la boisson*».

Il y a aussi beaucoup de rap sur ce disque.

C'est vrai. Sur *Mignon*, l'humeur était davantage à chanter. En plus, on s'était enfermé dans un studio avec plein de monde pour bosser les morceaux, ajouter de la musicalité et enrober l'album. Pour *Todo Bien*, ça ne s'est pas du tout passé comme ça, même si j'ai composé l'album avec mes musiciens. J'ai fait la plupart des prod' moi-même mais on les peaufinait ensemble. PH Trigano et Thomas Segal ont également mis leur touche sur certaines pistes. Pour le reste, j'ai fait appel à quelques beatmakers comme Stab sur *Smooth 2.0*, Phasm sur *Karma*, Thumez sur *Bekane*, etc. Ces deux derniers morceaux devraient d'ailleurs faire pas mal de bruit sur scène et c'est aussi quelque chose dont j'avais envie avec ce disque.



© DANIEL ZUZULYA

À l'époque de *Mignon*, vous nous aviez dit ici-même que Morgan serait de tous vos projets. Et on retrouve pas mal d'invités sur *Todo Bien*, mais aucune trace de votre éternel complice.

C'est vrai... J'ai menti! (*rires*) Mais, en réalité, les choses se sont faites naturellement. Il n'y avait évidemment aucune volonté de ne pas travailler avec Morgan, qui était occupé sur son projet et qui habite d'ailleurs toujours ici avec moi. Il se trouve que j'avais déjà un titre avec Roméo (*Smooth 2.0*) et ce track avec Primero (*Gentil*) que j'aimais beaucoup. Puis il y avait *Déjà fait*, dont j'avais composé les refrains et le premier couplet, et pour lequel je cherchais un artiste afin de terminer le morceau. Je suis un peu réservé avec ça, je n'aime pas trop embêter les gens, venir demander... Mais JeanJass était motivé donc je n'ai pas hésité.

Ça donne d'autres couleurs au son et ça varie les plaisirs.

JeanJass, c'est quelqu'un que j'écoutais quand j'ai commencé à écrire de la musique. Au même titre que Caballero, ce sont des gars qui m'ont inspiré. Je pense que c'est important aussi d'aller chercher d'autres feat. J'ai pas mal exploré en Belgique jusqu'à maintenant et ça pourrait être bien d'aller chercher de nouvelles collabs en France... D'autant que je vais continuer d'y tourner. Au Québec aussi j'ai croisé des producteurs qui m'ont fait un instru que j'adore. Morgan ou Zwangere Guy, ce sont des artistes avec qui je pourrais presque faire des mini-projets de 5 titres. Et je préfère faire ça que les retrouver sur chacun de mes disques. Mais on rebossera ensemble, c'est certain.

Peet *Todo Bien*

TopNotch



C'est un oiseau? C'est un avion? Non, c'est le Docteur Peet qui survole notre capitale... Ne vous laissez pas tromper par cette pochette aux allures blagueuses, car ce 2^e album du Docteur Peet n'a rien d'une plaisanterie. Si l'homme a beau ne pas se prendre trop au sérieux, il n'en demeure pas moins qu'il a des choses à dire. À l'instar de ce que fut par endroits son prédécesseur *Mignon*, les dix pistes que renferme *Todo Bien* empruntent même à l'envi un ton plus grave. Quand il aborde l'épique sujet de l'alcool par exemple

– dans l'intro *OKOK* ou au fil du génial et sombre *Verre en main* – et se souvient gêné du verre de trop. Une plaque qui respire bon le rap tout en restant moderne, comme sur l'excellent *Gentil* où Peet croise le vers avec Primero. Mention spéciale aussi au tandem jazzy *Déjà fait* livré aux côtés de JeanJass ou encore au 2^e volet du morceau *Smooth* en duo avec Roméo Elvis. Enfin, citons pour conclure le single *Bekane* et l'implacable *Karma* qui devraient à eux seuls provoquer bien des remous dans la fosse. Peet a tout bon. – **NC**



album

à-toutes-les-sauces

©MONDAY AGBONZEE JR.

M.CHUZI

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Féru de grooves soul-funk, amoureux de plats en sauce, les huit musiciens du collectif M.CHUZI assaisonnent l'afrobeat de Fela Kuti avec quelques ingrédients inattendus. Signés sur le label Sdban (STUFF., Glass Museum), le groupe bruxellois met aujourd'hui le cap sur *Papara*, un premier album concocté à la mer du Nord.

Bruelles, fin de journée. Le guitariste Thomas De Vries, le saxophoniste Mattéo Badet et le bassiste Niels d'Haegheleer s'entretiennent à la table d'un établissement spécialisé dans les bières locales. « Se retrouver comme ça, dans un bar, ça fait un peu partie de notre histoire, remarque le guitariste du collectif M.CHUZI. En 2018, je travaillais avec Niels dans une brasserie du centre-ville. Un soir, juste après la fermeture, nous avons eu l'idée de monter un groupe ensemble. » Bientôt, d'autres musiciens rejoignent les deux garçons avec, pour point commun, une passion dévorante pour l'afrobeat. « Nous sommes tous fans de Fela Kuti, mais aussi des disques enregistrés par Ebo Taylor, Pat Thomas ou Idris Ackamoor. » Venus compléter l'équipe, Martin Lissoir et Mattéo Badet (saxophones), Robbe Latré (trompette), Jan Heirman (batterie), Gil Duarte Da Cruz (guitare) et Basile Bourtembourg (claviers) se retrouvent alors dans un grenier. « Nous nous sommes vite écartés des grands standards de l'afrobeat, indique Thomas De Vries. Après quelques répétitions, nous avons réalisé que nous n'étions pas Africains, que notre ADN était différent. Nous avons grandi au contact du blues, du rock psychédélique, du funk et du jazz éthiopien. Ces différents éléments s'intègrent à présent dans notre répertoire. »

À l'image du métissage culturel bruxellois, la recette proposée par M.CHUZI brasse toutes sortes de sonorités avec allégresse et insouciance. Francophones et

flamands, tous bilingues, les huit musiciens réforment ainsi l'afrobeat via quelques détours par les Marolles. En chinant des rythmes euphoriques dans les frifes de la grande sono mondiale, le groupe s'invente une formule instrumentale atypique, un genre à part, que l'on serait tenté d'appeler "zinneke-beat".

Du groove à toutes les sauces

Comment trouver un titre éloquent à une compo sans parole ? « Au début, cette question nous posait problème, confie Mattéo Badet. Pour éviter les prises de tête, nous avons accolé un nom de sauce à nos démos. Cette pratique est devenue notre marque de fabrique. » Tous les morceaux signés M.CHUZI portent ainsi des noms de sauce. « À chaque fois qu'il manquait un petit truc dans une compo, notre guitariste appuyait sur une pédale d'effets pour, disait-il, "ajouter de la sauce". L'expression est restée. Elle est même à l'origine de notre nom de scène. » Chipé dans le dictionnaire swahili, le mot mchuzi signifie en effet "la sauce". « Pour brouiller les pistes et faciliter les recherches sur Google, nous avons toutefois ajouté un point juste après le M. Depuis, les gens pensent que le groupe s'appelle Mister Chuzi. Alors que, dans les faits, c'est juste un emprunt linguistique. » Tout comme *Papara*, le titre de l'album, dégoté sur la table d'un resto grec. « Il s'agit du nom donné au morceau de pain que l'on trempe traditionnellement dans l'huile, le tarama ou le tzatziki. »

Thomas De Vries

« Nous avons grandi au contact du blues, du rock psychédélique, du funk et du jazz éthiopien. Ces différents éléments s'intègrent à présent dans notre répertoire. »

Enregistré à Ostende, *Papara* a vu le jour au cœur d'une bâtisse historique : De Grote Post. « Nous nous sommes retrouvés là-bas grâce à notre victoire au concours *Sound Track*, explique Niels d'Haegheleer. En 2019, nous avons remporté la manche régionale à Bruxelles, puis la finale nationale, organisée à l'Ancienne Belgique. Parmi les prix, il y avait cette session à la mer du Nord. » Produit et mixé par Tradd (Coely, PAARD.), masterisé par Karel De Backer (Tamino, Meskerem Mees), *Papara* propose aujourd'hui un assortiment de sept sauces. Conviée au gueuleton, Joy Slam pose son flow sur *Carbonade*, tandis que Mix Monster Menno, scratcheur attitré du groupe STUFF., s'invite sur *Pickels*. Recruté par les têtes chercheuses du label Sdban (Black Flower, TaxiWars), M.CHUZI allonge désormais ses sauces aux quatre coins du globe. « Grâce aux réseaux de notre label, nous sommes notamment distribués en Angleterre. Là-bas, nous avons été diffusés sur BBC Radio 6, dans l'émission de Gilles Peterson. Depuis peu, *Papara* est même disponible au Japon. » De quoi entrevoir l'avenir, en mode teriyaki.

M.CHUZI
Papara
Sdban Records





album

pop

© LE COPINAGE

Blondy Brownie

TEXTE : LOUISE HERMANT

Le duo formé par Catherine De Biasio et Aurélie Muller revient avec un deuxième album : sans invités et plus minimaliste !

Les nouvelles compositions étaient prêtes depuis plusieurs années déjà. Le deuxième album devait d'ailleurs suivre assez rapidement *Almanach*, sorti en 2017. Ça... c'était le plan de base. Mais rien ne s'est passé comme prévu. Après s'être enfermé une semaine dans les Ardennes, le duo en repart avec, sous le coude, une dizaine de chansons. Catherine De Biasio et Aurélie Muller reprennent alors contact avec leur fidèle comparse John McEntire, du groupe américain post-rock Tortoise.

« On avait pas mal de fantasmes fous pour des producteurs. Mais de fil en aiguille, on s'est rendu compte que John McEntire a toujours fait partie de notre projet. Il a participé à notre premier 45 tours puis notre premier disque. Ça faisait complètement sens qu'il continue le trajet avec nous », soutient Aurélie Muller. La production se fait à distance : le batteur est basé près de Portland, en Oregon. Seulement, un incendie survenu dans sa région le force à évacuer son studio pendant quelques semaines. Puis vient

le temps des tornades, suivi par des températures négatives exceptionnelles qui causent des coupures de courant. À ces péripéties météorologiques vient se rajouter l'épisode Covid, qui retarde encore davantage la sortie du projet. « Tous ces aléas ont participé au temps de fabrication de cet album mais ça fait aussi du storytelling pas mal ! Il a fallu braver les conditions climatiques et les maladies pour finalement sortir *Club Cha Cha Cha !* » Cinq ans plus tard donc, le groupe pop, formé par ces deux multi-instrumentistes connues de la scène belge, fait son retour avec une livraison plus minimale dans les arrangements. Pas d'invités cette fois : le binôme se retrouve seul à l'affiche ! Les huit chansons seront toutes accompagnées d'un clip et différentes soirées thématiques seront organisées pour accompagner la sortie du projet. Différents goodies (écharpes, casquettes...) sont également proposés. « On voulait que *Blondy Brownie* puisse s'immiscer dans le quotidien de chacun sans que ce soit obligatoirement par la musique. »



album

fusion

© DR

CIAO KENNEDY

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Un pied en région namuroise, l'autre à Bruxelles, CIAO KENNEDY positionne le plat pays à la pointe d'une curieuse formule instrumentale. Entre jazz mutant, post-rock synthétique et bande-son électromagnétique, la musique du collectif outrepassé les frontières en dansant. De quoi rapprocher les gens.

Nichée au creux de la vallée de la Mollignée, l'Abbaye de Maredsous est réputée pour sa communauté de moines bénédictins, ses bières et son fromage. Entre prières et apéro, il convient désormais de renseigner l'adresse au registre des naissances. « D'une certaine façon, CIAO KENNEDY est né là-bas, indique le bassiste Gaspar de Bellefroid. À l'exception de Léo, notre guitariste, nous étions ensemble à l'internat. À l'époque, on parlait déjà de musique mais personne n'avait jamais joué dans un groupe. » Arrivés à Bruxelles pour leurs études, les cinq garçons s'improvisent musiciens au lendemain d'un délire sur les théories du complot. « L'un de nous rigolait en supposant que Kennedy était toujours vivant... » Nom de scène à peine adopté, la formation bricole des babioles pop-rock, inspirées par les cabrioles de Mac DeMarco et Philippe Katerine. Dans la foulée, CIAO KENNEDY sort son premier EP (*Les Vacances*). « C'était assez fourre-tout, confie le bassiste. De là, une évidence s'est imposée : il fallait en faire moins pour être plus lisible. » Sous le charme des plans instrumentaux érigés par des architectes comme

STUFF., Tatran ou BadBadNotGood, le groupe belge remise bientôt ses voix au placard et investit une maison en collocation. « Nous en avons profité pour transformer la cave en local de répétition. Puis, la crise sanitaire a éclaté. » Confinés avec deux guitares, une basse, des claviers et une batterie, les musiciens peaufinent leur jeu d'équipe et délivrent un second EP (*Keldercave*). Perché sur le même arbre généalogique que ECHT!, non loin de la branche occupée par TUKAN, CIAO KENNEDY publie à présent *The Problem Is*. En six compos, truffées de sonorités jazzy, de croisovers électro ou funky, ce disque – paramétré sans assistance informatique – s'expose sous un titre aux airs de phrase inachevée. « Le problème, c'est quoi ?, interroge Gaspar de Bellefroid. Ce titre est ouvert à l'interprétation. Nous l'avons trouvé en écoutant une interview de Charles Bukowski. Dans cet extrait, samplé dans le morceau *Parcifall Pt.II*, l'écrivain raconte que son travail n'est pas toujours bien compris par son entourage. Il nous arrive de partager ce sentiment. » Certes, un peu timbrée, la musique de CIAO KENNEDY passe pourtant comme une lettre à la poste.



EP

psgch6

©HAOLIN HUANG

Edouard Van Praet

TEXTE : DIDIER STIERS

Pour le Bruxellois d'origine canadienne, 2021 aura été l'année d'un premier EP, *Doors*, et 2022, celle de *Cycles*, son second. L'artiste explore les genres. Mieux : il les habite.

« J'ai toujours vécu en Belgique mais du côté de mon papa, on a toujours parlé anglais, raconte Edouard Van Praet. Enfant, je baignais plutôt dans une culture relativement anglo-saxonne, et la musique, cela vient plus du côté de ma maman, qui écoutait surtout du classique, Nirvana, la musique des années 90... » À six ans, il découvre le rap, puis passe au métal et à d'autres genres. « Mais le rock classique, disons anglais, je suis vraiment tombé dedans vers 15, 16 ans. » Avant d'être marqué aussi bien artistiquement qu'humainement par Leonard Cohen, qui sera même le sujet de son mémoire à l'université : « Il reste un exemple en matière d'écriture et de conception de musique. Peut-être que cela peut s'entendre dans quelques-unes de mes chansons. Après, j'essaie d'aller dans le plus de directions possibles et imaginables ».

Et de fait, sa palette s'est considérablement élargie sur *Cycles*, qui convainc même avec un premier texte en français. « C'était compliqué, admet-il à propos de l'allumé

Ivresse de minuit. Mais si je choisis une langue, c'est que ça doit avoir un sens. » Exit la folk de l'EP précédent ? « Il y avait déjà des éléments psychédédans, je pense à Tab 12 ou à l'univers des textes. Après, *Cycles* est naturellement un peu plus abrasif, un peu plus agressif par moments, mais aussi plus doux, ce qui est dû en grande partie au fait que, cette fois, je ne suis plus seul. J'avais un batteur et de vraies batteries, pas de boîtes à rythmes. Quand on est dans le rock, ça ajoute de la dynamique. » Quant à la variété des styles : « C'est un peu perpétuel pour moi, ça. Si je sens qu'une chanson que je commence va aller dans une direction, une atmosphère ou un lieu que j'ai déjà exploré, la plupart du temps, je m'arrête. Quand j'écris, j'essaie de trouver une ambiance, un lieu, une émotion, quelque chose qui me permet une mélodie habitable. Quand ça arrive, le texte s'écrit le plus souvent de manière assez improvisée. C'est presque de l'écriture automatique. Et puis je retravaille un peu le texte et l'arrangement pour arriver à quelque chose de présentable. »



EP

électro

©PAULINE COLLEU

Laryssa Kim

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

La chanteuse et compositrice italo-congolaise sort *Submarine Thoughts*, plongée sous-marine dans le monde onirique de l'inconscient.

C'est d'abord par sa voix qu'on a découvert Laryssa Kim. En 2019, cette Romaine qui vit à Bruxelles et a étudié la musique électroacoustique au Conservatoire royal de Mons sort *Love'Em All*, un EP porté par des boucles électroniques et une voix pleine de "soul". Si elle nous invitait alors à déployer nos ailes, son nouveau projet, *Submarine Thoughts*, une pièce instrumentale de vingt minutes, nous pousse à plonger dans les profondeurs aquatiques « À l'origine, il y a un court morceau né d'une improvisation avec une petite kalimba, des effets et des boucles », nous dit-elle. Le titre devient le thème d'une pièce de théâtre (*The One et demie Man Show* de Mohamed Salim Haouach). Plus tard, en retravaillant la musique, Laryssa Kim se rend compte de l'effet qu'elle a sur elle : « Je tombais toujours dans cette phase entre l'éveil et le rêve après une dizaine de minutes. La répétitivité hypnotique, l'élément sombre et aquatique me séduisait beaucoup, vu que l'imaginaire du subconscient, les rêves lucides

et le surréalisme ont toujours été sources d'inspiration ». Dans son livre sur la musique ambient (*Ocean of Sound*), le journaliste et musicien anglais David Toop définit cette dernière comme une « musique liquide », « la voix de l'éther » : « Oui, ça me parle, dit Laryssa Kim. C'est comme si la musique ne nous appartenait pas. On est porté dans un flux calme et répétitif. Il y a des caractéristiques de la musique ambient dans ce morceau, par rapport au fait qu'il veut créer un état d'esprit, un certain effet physique et émotionnel... Du moins si je me donne le temps de l'écouter sans interruption ». Car contrairement à l'idée reçue, la musique ambient s'écoute avec attention : « Une chose fondamentale que mes études m'ont donnée, c'est une manière d'écouter la musique – une sacralité et une profondeur d'écoute presque méditative. C'est une chose à laquelle on n'est pas habitué dans le milieu de la musique "normale". La pauvre est souvent le paysage sonore d'autre chose, un personnage qui n'est jamais le protagoniste ».



EP

électro-jazz

©ALICE KHOL

VAAGUE

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Cheville ouvrière de la scène jazz, le batteur Antoine Pierre profite à présent de VAAGUE pour surfer sur des rythmes digitaux. En marge de sa collaboration avec le groupe TaxiWars et des disques enregistrés aux côtés de collectifs comme Urbex ou Next.Ape, le musicien s'affirme en solo, à la pointe de l'électro et des progrès technologiques. Élaboré au contact d'une batterie customisée, le EP *From the Ashes* a des allures de résurrection. Pour l'homme et la machine.

Depuis peu, vous explorez des rivages électroniques sous le nom de VAAGUE. À côté de ça, vous êtes à l'origine des ensembles Urbex et Next.Ape. Sans oublier vos interventions chez TaxiWars, le groupe imaginé par Tom Barman (dEUS) et le saxophoniste Robin Verheyen. Cette multiplication des projets est-elle instinctive ou malade ?

Antoine Pierre : Cette diversité est un moteur créatif. Ce serait certainement plus simple si je me limitais à un seul projet. Mais j'en suis incapable. Dès le départ, je me suis mis au service de la musique des autres. Celle de Philip Catherine, de LG Jazz Collective ou de TaxiWars. Je me suis aussi investi dans les groupes de Toine Thys ou de Jean-Paul Estiévenart. Au cours d'une même semaine, je pouvais faire cinq concerts dans cinq formations différentes. J'ai toujours apprécié cette mobilité. J'en ai besoin pour avancer. Parfois, les gens me perçoivent comme un hyperactif. Pourtant, si ça ne tenait qu'à moi, j'ajouterais encore un ou deux projets à mon emploi du temps. Heureusement, ma compagne est là pour calmer mes ardeurs...

En marge de vos projets musicaux, vous avez inauguré le label Shapes No Frame. Envisagez-vous de signer d'autres artistes sur cette nouvelle maison de disques ?

Pour l'instant, j'utilise uniquement cette structure pour sortir mes propres productions. Mais à l'avenir, j'espère ouvrir les portes du label à d'autres artistes. Nous avons signé un accord de distribution avec [PIAS]. Grâce à cette collaboration, nous bénéficions de l'expertise d'un acteur de terrain bien établi sur le marché belge mais aussi européen. À terme, Shapes no Frame pourrait s'agrandir, s'assortir de nouvelles spécificités, en management notamment.

Vous jouez sous le couvert de VAAGUE. Où êtes-vous allé pêcher ce nom de scène ?

À l'origine, ce projet solo devait s'appeler "Tide" qui, traduit littéralement de l'anglais, signifie la marée. C'est un mot que je mettais en lien avec le confinement. Durant cette période, les infos contradictoires allaient et venaient du matin au soir. Ce mouvement m'évoquait celui d'une marée. En cherchant une notion plus proche d'un imaginaire francophone, j'ai finalement opté pour VAAGUE. Ce nom rencontrait mes intentions artistiques. Car, au point de départ, j'utilisais des samples en français, notamment des bribes de discours politiques, des déclarations engagées sur les plans écologiques et socio-économiques. Mais assez vite, j'ai réalisé que ces voix atténuaient la portée de la proposition musicale. Je suis donc reparti vers des compos plus instrumentales. J'ai quand même conservé le mot VAAGUE : il se dit facilement en néerlandais. C'est un clin d'œil à ma vie bruxelloise. Doubler le A, ça permet aux Anglo-Saxons de prononcer correctement le nom du projet. Comme j'ai étudié la musique à New York pendant un an, je trouvais ça cool d'offrir une piste phonétique à mes potes américains.

Votre musique se construit au départ d'une batterie équipée de capteurs, tous connectés à un logiciel et des milliers d'échantillons sonores. Customisé de la sorte, l'instrument vous révèle en tant qu'électronicien. Est-ce un rôle qui vous convient ?

Pour être honnête, j'éprouve des problèmes de légitimité dans mes différents domaines d'activités. À commencer par le jazz. Il y a peu, je me suis même interrogé sur mon rapport à la batterie. J'ai d'ailleurs envisagé de m'en détourner, sous prétexte que d'autres étaient plus doués que moi. Partant de là, me positionner en tant qu'artiste électro, ça me paraît inconcevable. Je suis pourtant conscient d'évoluer dans cette veine. Vouloir éviter les étiquettes, ça sonne un peu comme un cliché. Dans mon cas, toutefois, il ne s'agit pas d'échapper à une case musicale. C'est juste l'illustration de mes propres incertitudes.



©ALICE KHOL

Vous êtes devenu un adepte de *Sensory Percussion*, un logiciel développé par la firme américaine Sunhouse. Cet outil a-t-il modifié votre rapport à la musique ?

Sans aucun doute. Il est surtout à l'origine de VAAGUE... Il y a quelques années, j'envisageais la possibilité de me lancer dans la musique électronique. Mais à l'époque, je ne voyais vraiment pas dans quelle direction évoluer. C'est en investissant quelques euros sur une plateforme de financement participatif que je suis tombé sur ce logiciel. Quand je l'ai reçu, ça me semblait complexe. Puis le confinement est arrivé et j'ai trouvé le temps de me plonger dans le mode d'emploi. Là, j'ai réalisé que cet outil m'offrait de nouvelles perspectives. Le principe est simple : il suffit d'installer de petits capteurs numériques sur les fûts de la batterie. Chaque capteur permet de créer dix zones sonores différentes. De mon côté, j'assigne des sons spécifiques à chaque zone. Il peut s'agir d'un beat mais aussi du miaulement d'un chat ou du bruit d'un moteur. L'ordinateur reconnaît ensuite les zones sur lesquelles je viens taper avec ma baguette. Au début, je travaillais sur une version embryonnaire du logiciel. Dès que je rencontrais des difficultés, j'envoyais un rapport d'erreurs aux développeurs américains. À force, j'ai développé une relation professionnelle avec eux. À tel point qu'ils ont commencé à partager mes "posts" et mes vidéos sur leurs réseaux sociaux. En septembre, je suis même parti à New York pour rencontrer les concepteurs du logiciel.

Après un premier EP, enregistré seul dans votre coin en 2021, vous revenez en compagnie du pianiste Dorian Dumont (ECHT!), du trompettiste Jean-Paul Estiévenart et des productions signées *Le Motel*. Pourquoi travailler avec ces musiciens ?

Humainement, d'abord, ce sont de belles personnes. Artistiquement, ensuite, ce sont des collaborations déterminantes. *Le Motel*, par exemple, apporte beaucoup au morceau *Kintsugi*. Dans les faits, c'est la première fois que je suis réellement confronté aux méthodes de travail d'un vrai producteur de musiques électroniques. Au départ, mon grand point de repère était Aphex Twin. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis tourné vers Dorian Dumont qui, l'an dernier, a revisité le répertoire d'Aphex Twin au piano. J'aime les esthétiques défendues par les labels WARP, Ninja Tune ou Brainfeeder. Par ailleurs, je suis fan de Four Tet, Modeselektor, Floating Points ou Daniel Avery. Je nourris aussi une obsession pour les morceaux enregistrés par Thom Yorke sur *Tomorrow's Modern Boxes*, son deuxième album solo.

From the Ashes, le titre du nouvel EP, n'entretient aucun lien direct avec les morceaux enregistrés sur le disque. À quoi fait-il référence ?

Ce disque tient une place à part dans mon parcours. Ici, chaque morceau s'accorde à des moments vécus, des épisodes particulièrement douloureux et traumatisants. En 2022, le destin s'est acharné : j'ai perdu des proches et, pour ne rien arranger, j'ai fait une vilaine chute à vélo. Je me suis retrouvé avec une épaule disloquée. Pendant ma rééducation, le doute s'est installé. À un moment, je n'étais même plus certain de vouloir poursuivre ma carrière de musicien... Sur le plan personnel, cette succession d'épreuves m'a endurci. Psychologiquement, je me sens plus fort qu'avant. En ce sens, *From the Ashes* fait écho à la légende du phénix, cet oiseau légendaire qui, après s'être consumé dans les flammes, renaît de ses cendres. La symbolique de la mort et de la résurrection me semblait indiquée pour évoquer les événements endurés au cours des derniers mois.

La pochette du EP montre une danseuse entourée par des petits terriils. Est-ce une façon d'illustrer le titre du disque ?

La session photo qui a donné naissance à ce visuel s'est déroulée bien avant que ma vie ne bascule dans le chaos... Au départ, je voulais mettre une image sur le mot "kintsugi". Au-delà du titre enregistré avec *Le Motel*, c'est surtout un terme japonais que j'ai découvert en allant voir une pièce de théâtre. Le kintsugi est une méthode de réparation des porcelaines au moyen d'un vernis nappé de poudre d'or. Le concept me plaisait. D'autant que j'y trouvais des analogies avec la vraie vie. J'ai donc organisé une session photo avec une danseuse vêtue d'un costume doré. À l'époque, je voyais les buttes de charbon comme une référence aux mouvements d'une vague. Quelques jours après cette session, j'ai empilé les mésaventures. Le rapport entre les cendres et la lumière, les allusions à la vie, à la mort : rien de tout ça n'était prémédité.

VAAGUE *From the Ashes*

Shapes no Frame / (PIAS)





album-solo

las-lloronas

©CYPRIEN LEPOIVRE

Sura

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

La belgo-américaine Rachel Solomon s'offre une parenthèse, en marge de son groupe Las Lloronas. Le temps d'un album solo, on l'appellera "Sura". Et si son titre, *Roar*, évoque le rugissement du roi des animaux, il est alors tout de douceur vêtu. Mais ne nous y trompons quand même pas car c'est une force brute qui se cache derrière le velours vocal de ce bel objet sonore.

Les yeux sont les fenêtres de l'âme. OK. Mais l'auteur de cette maxime, le Belge Georges Rodenbach, est mort en 1908. Il n'a donc pas eu l'occasion d'entendre la voix de Rachel Solomon avant de la pondre. Et il a donc raté les circonvolutions auxquelles la jeune chanteuse soumet son organe, pour nous entraîner, façon sirène généreuse, dans un abîme d'intimité bienveillante. Dommage pour l'auteur de *Bruges-la-Morte*!

Quant à nous, on se délectera de ses vingt et une invitations au voyage, toute guitare, voix et voiles dehors. Dans ce recueil intime enregistré en deux jours, Sura chante la vie, avec ses hauts, ses bas, ses fragiles et ses décisions difficiles. Le fil conducteur pourrait bien être l'authenticité (et le plaisir du jeu) car dans les plis de ce lumineux album, entre chutes et making-of, on entend ici une vocalise, là des exercices de préparation au chant, des rires, des percussions à même la peau. À croire que l'enregistrement s'est fait sans trop se prendre au sérieux. Rencontre à la terrasse d'un café qu'une averse vient d'épargner,

Sura
Roar
Autoproduction



la chanteuse confirme : « *Mon but, c'est de me décoincer, littéralement. C'est le cas de beaucoup de gens, je pense. Le jeu aide, je m'autorise à ne pas prendre trop au sérieux des choses douloureuses.* » Un souvenir sombre obscurcit son regard : « *Pendant cinq ans, j'ai été bloquée dans ma vie, et ma voix aussi. C'est encore parfois le cas : elle me trahit par moment. Et je pense que tout mon chemin musical est une façon de me libérer de certaines choses.* »

Sura

« Je pense que tout mon chemin musical est une façon de me libérer de certaines choses. »

Vraie Zinneke, Juive d'origines diverses, avec l'Amérique du côté paternel et aussi une ribambelle de pays qui ont maltraité ses ancêtres, Rachel a pris le parti du verre à moitié plein... Enfin, dans les beaux jours, comme ça semble être le cas aujourd'hui : « *Aujourd'hui, ça va, c'est une bonne journée. J'ai bien dormi ! Parfois je sous-estime l'importance du bon dodo.* »

Humour, élégance du désespoir. Carte postale ? Pas que : « *J'ai l'impression que la musique issue de peuples qui ont connu les misères, qu'elle soit klezmer, tzigane ou même blues, est à la croisée du désespoir et de la souffrance mais aussi de l'espoir et même de l'humour.* » Avec Sura, rien n'est jamais triste ou joyeux à temps plein : « *J'ai du mal à vivre s'il n'y a pas une petite graine d'espoir quelque part. Je préfère la regarder, lui donner de l'eau et du soleil. Indirectement, dans mes morceaux, qui sortent souvent après avoir traversé des épreuves, il y a un rappel de cette graine et une manière d'y croire.* »

Et nous aussi.

Dans son disque, intime et ouvert sur le monde, il est tant question de planète en danger (*Petits Humains*) que d'appel au courage (*Melt*) ou à arrêter de flipper (*Fly*). Elle y parle aussi des règles des filles et de ce que ça implique (*Erotic Doves*). Oui, tout fait eau au joli moulin de Sura. Une eau sur le fil de laquelle glisse une voix qui joue même les trompettes, nous rappelant ainsi Cocorosie. On y croise aussi les échos de Camille, de Kae Tempest ou les fantômes bienveillants des grandes ancêtres du blues, qu'elle admire.

Et quand on invoque l'origine des paroles, Sura s'étonne elle-même du processus : « *Très souvent, les paroles me tombent dessus... Ça sort, et j'en suis la première surprise. Étrange : c'est à la fois moi et pas moi. Parfois c'est bien.* »

Et parfois, c'est parfois souvent.



électronique

jeune-public

© CELINE CHARLOT

André Borbé

TEXTE : LOUISE HERMANT

L'auteur-compositeur liégeois présente son nouveau spectacle et livre, *Grand Ciel*, toujours à destination des enfants. Après trente ans dans le milieu, le musicien tient à continuer de varier les propositions. Il se frotte aujourd'hui à la musique électronique.

Au moment de l'entretien, l'artiste liégeois effectue une résidence à Berlin, dans un centre de littérature. Il travaille sur un nouveau livret, le quatrième, commandé par l'Opéra Royal de Wallonie-Liège. Pour écrire, André Borbé a souvent besoin de s'échapper, de s'éloigner de son quotidien. Un processus qui demande du temps et de l'organisation. Son nouveau spectacle, *Grand Ciel*, a demandé deux ans de création. Il a d'abord fallu trouver la trame narrative pour ensuite venir y apposer des chansons. « *Grand Ciel est à la base un projet de livre. Cette fois-ci, j'ai donc été contraint de mettre une musique sur des textes qui existaient déjà. C'était plus difficile, j'avais l'impression d'avoir la commande d'un auteur, alors que j'avais écrit les paroles!* », s'étonne l'une des figures du milieu jeune public en Belgique.

Après 30 ans de carrière, le Belge recherche les défis et évite de rester coincé dans ses habitudes. « *J'ai l'impression que ce spectacle m'a amené à faire quelque chose de différent. Ça faisait longtemps que je voulais raconter une histoire au travers de personnages qui ne soient pas des humains.* » Cette nouvelle création retrace le périple de Tchip, un petit oiseau atteint de vertige. *Grand Ciel* s'impose comme un récit

musical autour des valeurs de l'amitié, qui donne autant à voir qu'à entendre. « *Le spectacle se rapproche du théâtre, même si je ne suis pas comédien. Je raconte et j'essaie de jouer les personnages. Il y a aussi de la rétroprojection avec des jeux d'ombre, qui remplace les illustrations du livre d'une certaine manière.* »

Pour la première fois, André Borbé et ses deux comparses musiciens, Patrick Schouters et Hervé Borbé, s'essaient à la musique électronique et aux sonorités rétro, après avoir tâté le terrain du jazz il y a quelques années. « *Les synthétiseurs sont à nouveau au goût du jour. Avant, je ne m'autorisais pas à aller vers cette esthétique, je me disais que ça penchait trop vers les années 80. Les enfants sont aujourd'hui baignés là-dedans.* » Le musicien estime que le jeune public semble prêt à tout écouter, bien plus que celui adulte. « *Ils n'ont pas d'a priori* », assure-t-il. Pour lui, cela permet d'oser plus de choses et d'être inventif dans les propositions. L'auteur-compositeur juge le domaine jeune public comme le plus créatif de ces vingt dernières années. « *J'ai parfois l'impression que ça ronronne davantage dans le spectacle pour adultes.* »

André Borbé

« On n'est jamais connu et on n'assoit jamais une carrière. »

Des dizaines de dates sont déjà prévues pour *Grand Ciel* au début 2023, avant le lancement de la tournée en septembre, qui va durer entre trois et quatre ans. « *Un spectacle est généralement joué quatre cent fois. Là-dedans, il y a beaucoup de séances scolaires. Le réseau de programmateurs du jeune public est très actif. On a cette chance-là.* » Pour André Borbé, il existe une contrepartie : « *On n'est jamais connu et on n'assoit jamais une carrière.* » Les enfants finissent forcément par grandir et ne retiennent pas souvent les noms des artistes vus en spectacle. Il faut, alors, sans cesse aller conquérir une nouvelle génération, un autre public.

Une réalité quelque peu "frustrante", pour le musicien liégeois. « *Aujourd'hui, je commence à avoir des jeunes parents qui viennent avec leurs enfants et qui me disent qu'ils avaient vu mes spectacles quand ils étaient eux-mêmes enfants. Ça me file un coup de vieux mais c'est quand même sympa!* », se console-t-il. Pour autant, il lui est inenvisageable de s'adresser aux adultes. « *Le jeune public demeure ma passion. Je trouve qu'il est le plus intéressant de tous.* » À côté de la musique, André Borbé consacre davantage de temps à l'écriture de livres jeunesse (*Gran Large & Loncour*, *Zinzin*, *6.000 nuits*, etc.). « *Ces dernières années, j'ai plus de satisfaction à savoir que les choses durent. J'ai l'impression que les livres restent avec les gens. Les chansons, elles se consomment parfois de manière plus légère...* »



premier-album

mezzo-soprano

© KOEN BROOS

Coline Dutilleul

TEXTE : STÉPHANE RENARD

À l'issue d'une année lyrique fertile, qui vit ses débuts à Aix et à Cologne, la mezzo-soprano tournaisienne édite son premier CD solo, superbe récital de Lieder et de mélodies fin de siècle. Portrait d'une coloriste du son qui ose la fragilité, entre ombres et lumières.

Elle n'a pas mis sa photo sur la pochette de ce CD, son premier récital solo. Les labels adorent pourtant jouer la carte people photoshopée avec les jeunes musiciennes. Mais la mezzo-soprano Coline Dutilleul n'a pas cédé au marketing. Et Fuga Libera (Outhere) lui a donné raison. Sur l'image, d'abord. Coline a choisi une forêt mystérieuse, avec sa magie et ses zones d'ombres. Sur le répertoire, ensuite. *Licht in der Nacht*, "lumière dans la nuit", est un disque rare, signé par une hypersensible – elle ne s'en cache pas – qui enchaîne des Lieder et des mélodies d'Alma Mahler, les sœurs Boulanger, Schoenberg, Ravel, Debussy et Berg. Choix étonnant pour une cantatrice qui a déjà un beau parcours à l'opéra – on y reviendra. Mais passionnante carte de visite qui révèle sa nature profonde en mêlant impressionnisme français et expressionnisme allemand, accompagnée par l'excellent pianiste Kunal Lahiry. « Cette dualité de sentiments habite mon être profond, insiste Coline. J'ai la chance de pouvoir vivre de mon art. De pouvoir me questionner sur la place que je désire prendre dans ce monde. Il est important à mes yeux de ne pas le pratiquer pour mon ego, ce qui casserait l'essence même

Coline Dutilleul,
Kunal Lahiry
Licht in der Nacht
Fuga Libera



de la musique. L'art est ma raison d'être. » Un mantra familial. « J'ai été élevée entre Sting et Schubert, les BO de films et le rock qu'écoutait mon père journaliste », se souvient-elle, soulignant au passage que sa maman institutrice multipliait les expériences créatives.

Sa formation musicale commence donc très tôt. Le piano deviendra pour cette adolescente tourmentée « un véritable allié, un refuge, qui m'a permis de faire passer mes émotions entre le monde et moi ». Le chant, lui, ne s'imposera qu'un peu plus tard, au Conservatoire de Tournai. Sa voix interpelle par son naturel, son aisance, son placement sans artifice. Un mezzo parfait, émouvant, profond, au timbre si soyeux...

Coline Dutilleul

« Nous, les artistes, ne sommes-nous pas un peu le souffle du monde, en apportant la poésie, la lumière, l'énergie ? »

Mais quand se pose la question des études supérieures, dilemme. « En rhéto, je n'avais pas voulu participer au voyage de fin d'année à Barcelone pour pouvoir passer une semaine au Conservatoire de Mons. Je voulais voir ce que représenterait une carrière musicale. J'étais très intéressée par la philo et la psycho, mais avec de telles études, je n'aurais plus pu faire de la musique mon métier. » Le choix sera vite fait, le parcours chargé. Conservatoires de Mons – « le merveilleux Guy Van Waas m'y a donné le goût de la musique baroque » – et de Bruxelles, avant la Hochschule de Cologne et, de 2015 à 2017, l'Opera Studio de l'Opéra national du Rhin. Étape cruciale, une de plus. « Un chanteur doit faire de l'opéra. Or je n'ai jamais ressenti le besoin de crier ! Je suis très attachée à l'authenticité alors qu'à l'opéra, il faut traficoter la réalité. » Pas de déduction hâtive pour autant. Coline est « une bête de scène » – c'est elle qui le dit. Elle se perfectionne auprès des toutes grandes – Dessay, Mingardo, Fink... –, est repérée par Barbara Hannigan pour son projet Equilibrium Young Artists et par René Jacobs, qui l'embarquait en décembre dernier dans ses concerts de fin d'année. Belle consécration pour celle qui, l'été passé, faisait ses débuts à Aix-en-Provence et à Cologne, en émouvante Messagère dans l'*Orfeo* de Monteverdi, sous la direction de Leonardo García Alarcón.

Pas question pour autant de l'enfermer dans le baroque – même si elle fut une superbe Reine des Fées chez Purcell –, car son répertoire sert avec la même passion Haydn, Rossini Poulenc, Britten... Elle avoue d'ailleurs avoir « besoin de cette diversité » autant que de ces rencontres nourrissantes avec ces grands chefs « qui ont des choses à dire ». Car en ces temps chahutés, pas tout à fait remise, comme tant d'artistes, du mépris pour la culture qu'affichèrent tant de politiques lors de la pandémie, Coline Dutilleul redoute plus que jamais de passer à côté de l'essentiel. « Nous, les artistes, nous avons une telle responsabilité ! Ne sommes-nous pas un peu le souffle du monde, en apportant la poésie, la lumière, l'énergie ? » Poser la question, c'est y répondre.



piano

violon

©JOHANNES VANDE VOORDE

Elsa De Lacerda & Pierre Solot

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Printemps 2020, premier confinement. Elsa De Lacerda est violoniste, Pierre Solot pianiste. Sur fond de discours politiques qui divisent la population en essentiels et non-essentiels, leur métier est questionné. C'est dans ce contexte qu'est née l'idée de *Change*.

Le confinement ferme les portes mais ouvre les discussions ! Les parents d'Elsa l'ont bercée de chants révolutionnaires à l'âge où d'autres apprennent *Frère Jacques*. Elle fait alors découvrir à Pierre une vidéo d'archives, une foule emboitant la voix de Zeca Alfonso sur *Grândola, vila morena*, un chant devenu l'hymne des commémorations de la Révolution des Œillets. Ce frisson partagé révèle un intérêt commun pour la politique, comprise dans son sens premier : la gestion de la cité. Mais surtout, il fait émerger la conscience que la musique, à diverses époques, a tenu un rôle concret et rassembleur, qu'elle en fût un appel à la révolution ou à la résistance.

Confié à l'inspiration de différents compositeurs, le projet des deux interprètes allie ainsi création contem-

poraine et questionnement historico-politique. Le duo a sélectionné onze mélodies emblématiques, chacune faisant écho à des mouvements ou changements de société. Ces mélodies ont ensuite été distribuées entre dix compositeurs, avec un cahier des charges minimaliste : la formation bien sûr (violon-piano), le respect d'un temps donné (les morceaux n'excèdent pas 7 minutes chacun) et, surtout, la nécessité de faire apparaître la mélodie (que l'on reconnaîtra clairement ou discrètement selon les arrangements). Cette dernière donnée est très importante, car c'est de la mélodie que viendront la réminiscence et l'envie, la possibilité, de questionner le présent : qu'en est-il de ces combats aujourd'hui ?

Elsa De Lacerda

« Faire un disque c'est aller contre l'éphémère, c'est l'idée de fixer quelque chose. »

Les textes sont absents des créations car « la question de la parole est problématique : on entendra des mots sur le disque, mais prendre en compte tous les textes donnait un caractère trop hybride et explicite. L'absence de voix a du sens dans la logique de réminiscence et pour le chemin que ça oblige à faire ».

Les thématiques explorées brassent volontairement large et abordent des combats pas tout à fait achevés, exposés à la lumière du présent : luttes socialistes, apartheid, révolution chilienne, mais aussi causes LGBT et féministes. « C'était important pour nous d'inclure des compositrices au projet, les femmes étant moins bien représentées dans le métier. » C'est ainsi qu'on trouvera la toute jeune Apolline Jesupret revisitant l'éminence *El pueblo unido jamás será vencido*, son inspiration côtoyant celle de l'incontournable Jean-Luc Fafchamps avec une relecture de *Ain't Got No, I Got Life* de Nina Simone. Un exercice pour lequel il a par ailleurs demandé à Elsa de troquer son violon pour l'alto, afin de s'approcher au plus près du grain de voix dans la chanson originale.

Et ce ne sont pas les seuls grands écarts du disque. Si chaque univers a confronté les interprètes à des défis techniques, le voyage entraînera aussi l'auditeur dans une matière multiple et stimulante. L'hétérogénéité se met ici au service d'un propos rassembleur.

On pourra ainsi, au choix, déambuler dans la diversité du disque ou alors en extraire des morceaux particuliers, pour les savourer au gré de l'envie... ou de la découverte d'un répertoire. La modernité du propos prend aussi corps dans le geste de l'enregistrement. « Quand on joue une musique en concert, ça vit et puis ça disparaît. Faire un disque c'est aller contre l'éphémère, c'est l'idée de fixer quelque chose. Le disque existait comme un jalon dans un parcours musicien mais aussi dans un parcours humain et historico-politique. (...) Je crois aux projets nécessaires. Redécouvrir ces chants montre que la musique est essentielle ».

Sorte d'anti-*tabula rasa*, voici un disque qui vient remuer les braises de l'engagement et aussi poser un geste de mémoire, au creux d'une époque où ces derniers sont aussi souffrants que nécessaires.

Elsa De Lacerda
– Pierre Solot
Change
Cyres





Jeremy Alonzi

Performer et philosophe

TEXTE : DIDIER STIERS

Ça commence à faire un bail aujourd’hui qu’il n’est plus seulement “Dirty Coq” au sein du trio The Experimental Tropic Blues Band. Au fil des ans, le multi-instrumentiste liégeois a démultiplié ses activités musicales. Mais qu’est-ce donc qui le fait courir ?

O n l'a donc vu et plutôt deux fois qu'une avec The Experimental Tropic Blues Band. Parallèlement dans Ginger Bamboo, avec les mêmes Tropic mais rebaptisés The Belgians le temps d'un "ciné concert" noir/jaune/rouge, ou encore à la création sonore pour Tacoma garage, un spectacle multi-disciplinaire de Corentin Skwara conçu autour du come-back des Sonics après des décennies de retraite. Et puis, on soupçonne assez fort Jeremy Alonzi de ne pas être pour rien dans l'électronique de Mùholos. Plus récemment, il s'est en outre manifesté en Chevalier Surprise, puis en one man band dingo, alias Kamikazé, ainsi qu'aux claviers dans l'éphémère The Italian Job, super groupe monté pour le Roots & Roses 2022 et réunissant Marcella Di Troia (Black Mirrors), Romano Nervoso, Lord Benardo (Boogie Beasts) et Mario Goossens (Triggerfinger). Côté ciné, il a affiché sa bobine dans *Spit'n'split* de Jérôme Vandewattyne, avec ses camarades de Tropic (et d'autres encore), un film qui « parle des tournées de rock, des bien foireuses qui puent les caves sordides peuplées de cramés du cerveau, des interminables trajets en van, d'amitiés maladroites et de la difficulté de cohabiter. Le tout, saupoudré de Baby Bamboo, cette pipe magique qui permet de s'évader dans des songes psychédélics... » Plus paisible : dans *Un monde plus grand* de Fabienne Berthaud, avec Cécile de France et Ludvine Sagnier. Et tout ça... quand il ne fait pas l'arbitre le dimanche du Micro Festival pour contrôler le respect des règles du Championnat du Monde de Chaises Musicales !

Mais commençons par le commencement. Jeremy Alonzi (non, pas d'accent sur les "e") a vu le jour à Liège, le 9 septembre 1978. Un samedi. Son père est artiste peintre, sa mère aujourd'hui retraitée était vendeuse, et lui est fils unique. « Je pense que tout l'artistique chez moi est venu de mon père, bien entendu. Mais il ne m'a pas poussé ou même guidé. Il vient d'un milieu très modeste, il n'a pas vraiment été à l'école, il a beaucoup travaillé à l'abattoir... Il n'y a pas réellement eu de transmission. Ou alors elle s'est faite de manière naturelle : quand j'étais petit, il peignait au salon puis s'est fait un petit atelier dans le grenier, qui est devenu ma chambre après. Donc j'ai quand même été nourri de tout ça, juste en observant. » En observant, ajoute Jeremy, une espèce de mélange entre figuratif et art brut : « Mon père est lui-même un personnage assez brut. Avec les années et le recul, je pense que j'ai développé inconsciemment une approche "brute" de l'art. C'est ce que je sais le mieux faire. »

Comme les scouts

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le Liégeois n'a pas commencé par avoir une guitare en main, mais bien assis derrière une batterie. « J'ai rencontré Jean-Jacques, le chanteur des Tropic, en secondaire. Un jour, il m'a fait venir chez lui, il a pris sa guitare et il a joué le riff de Smells like teen spirit de Nirvana. Je me suis dit "p..., je vais apprendre la batterie". Et j'ai commencé comme ça, avec un casque, en écoutant les disques de Nirvana et en singeant ce que faisait Dave Grohl. » Difficile de faire plus simple... « J'avais juste fantasmé l'idée de jouer de la batterie. Finalement, j'en ai acheté une et je m'y suis mis directement alors que je n'en avais jamais joué auparavant. »

Au début, c'était comme les scouts, raconte-t-il : « On se réunit, personne ne compose et on fait de la musique ensemble. C'est maladroite mais c'est ça qui est beau là-dedans. Ce n'est pas vraiment intellectualisé : tu t'amènes, tu joues, tu ne sais même pas ce que tu veux faire comme musique. » Et ça a été comme ça pendant une dizaine d'années... « C'était plutôt se retrouver dans le local où tout le monde avait le droit de parole, trois fois par semaine, fumer des joints et faire de la musique. C'était sympa. »

Sympa mais chronophage à l'échelle d'aujourd'hui. Plus question de fonctionner de la sorte. Au sein du trio des Tropic, il y a le duo de compositeurs qu'il forme avec Jean-Jacques Thomsin, lequel écrit les textes. Et dans Chevalier Surprise, on retrouve David D'Inverno, le batteur des susmentionnés... à la batterie. « Avec les années, il s'est passé un truc : on a développé une espèce de lan-

gage sans mots. On joue, on se regarde et "on sait". Je remarque que dans beaucoup de groupes, il n'y a pas de liberté, c'est très figé. Et ça m'énerve. Dans Tropic comme dans les autres projets, un morceau n'est pas une pièce qu'on reproduit. Tout est possible. aussi parce qu'une salle n'est pas l'autre, un public n'est pas l'autre. Jouer tout le temps le même truc n'a pas d'intérêt. Et donc, pendant toutes ces années, on a développé une gestuelle et des échanges de regards qui font qu'on sait quand s'arrêter, quand continuer, qu'on va jouer ou non tel ou tel passage. Et c'est aussi parce que la matière n'est pas figée qu'on s'amuse sur scène. »

Mais Chevalier Surprise, ce n'en est pas moins une approche différente pour l'intéressé. Même s'il y amène des riffs, il ne joue pas au chef d'orchestre pour autant. Autre philosophie, autre puissance artistique. « Tout passe dans le fait que ce soit un artiste, un soi-disant "inadapté", qui gère tout. L'intérêt, c'est que les artistes s'expriment le plus librement possible. Moi, je ne veux pas en faire des singes savants. Le singe savant là-dedans, c'est moi. Eux insufflent l'énergie et proposent. En live, Oméga est très directif. » Et d'eux, Jeremy Alonzi reçoit... beaucoup ! « J'apprends énormément d'Oméga et de Juju. Sur scène, ce sont les gens les plus adaptés que j'aie jamais vu. Ils m'apprennent le lâcher-prise, l'adaptation artistique, la sincérité. C'est vraiment le projet artistique le plus émotionnellement puissant dans lequel je me suis lancé ! »

Jeremy Alonzi

« Dans Tropic comme dans les autres projets, un morceau n'est pas une pièce qu'on reproduit. Tout est possible. »

C'est pour riro

Et cette rencontre avec Jon Spencer, quand The Experimental Tropic Blue Band est allé enregistrer l'album *Liquid love* sorti en 2011, a-t-elle changé sa vie d'artiste ? « Effectivement, il y a à ce moment-là un intérêt de la presse et autre... mais c'est un peu dommage qu'il faille faire des trucs comme ça pour en susciter ! Que ta qualité de musicien se mesure à ce genre de choses qui peuvent sembler "un petit peu exotiques". Moi, je n'ai jamais arrêté de faire de la musique, c'est ce qu'on a toujours fait, et c'est quand je me retrouve à New York, une fois, que tout le monde trouve ça génial... Ici en l'occurrence, je travaille sur de la musique de film et personne ne m'a jamais interviewé là-dessus. » Il rit : « Ou alors tout le monde s'en fout. Je te tends la perche, là... »

Damned, c'est vrai : on vient de tomber sur celle écrite pour *La pote d'un pote*, court-métrage de Julien Henry ! Et en cette fin décembre, son actualité, c'est effectivement la musique de film. Plus précisément la musique de Baraki, la série de la RTBF sortie en 2021. Il avait déjà signé celle de la saison 1 et là, il bosse sur la 2, à voir d'ici peu. « C'est un travail de dingue, à faire en trois mois, y compris le décorum sonore, les klaxons, les sonneries de téléphone, tout. C'est... titanique ! »

La musique et lui, ça fait donc un paquet d'années. Il rit en calculant leur nombre. « Il propose toujours des projets foireux et je saute dedans, confiait ainsi en 2018 le réalisateur Jérôme Vandewattyne au journaliste Pierre Targnion. Il a une telle spontanéité, une telle philosophie, que t'as juste envie de le suivre dans ses aventures. » Mais que cherche-t-il, au fil de la multiplication des projets dans lesquels il s'implique ? « D'abord, nous répond Jeremy, j'aime expérimenter. J'aime bien être dans mon petit laboratoire de musique, créer des bazars, avoir des idées farfelues... Après, mon moteur, c'est faire rire mes copains. Et me faire marrer moi, d'abord. Mais l'idée de faire rire, en l'occurrence mon pote Jean-Jacques, c'est ce qui me permet d'y aller à fond. C'est une démarche très simple et presque naïve : "On en fait quoi, de ce truc ?". Si jamais je prenais ça au sérieux, je ne le ferais pas, je pense, ça m'emmerderait. »



©FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

Jeune groupe cherche local désespérément

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Flambée des loyers, insalubrité, difficulté d'accès, nuisances sonores... Pour les artistes à l'étroit dans leur home studio ou souhaitant dépasser la case départ du "garage des parents", la quête d'un lieu de répétition est semée d'embûches. Témoignages et bons plans...

« **M**on conseil à un jeune groupe qui cherche un local de répétition ? Oubliez Bruxelles. Le prix des loyers, la mobilité, le parking, le voisinage peu friand de nuisances sonores, la sécurité... Tout y est trop compliqué. » David Bartholomé sait de quoi il parle. Depuis 1997, année de naissance de son projet Nose Kitchen, qu'il allait très vite rebaptiser Sharko, il a tout connu. « Une cave humide infestée de rats près de la gare du Midi partagée avec des groupes de death metal, un sous-sol près du canal dans le quartier Yser où on se les gelait, un local super bien équipé à Schaerbeek mais qui coûtait plus cher que mon appartement, un autre à Louvain-la-Neuve pour lequel j'avais signé un bail d'un an mais qui a été libéré après six mois par le propriétaire. Et je dois avouer que ça m'arrangeait car nous n'y allions quasi jamais. Je pensais aussi avoir trouvé l'endroit de rêve à Koekelberg. Un espace immense où nous pouvions répéter sans déranger personne. Génial à première vue. Sauf que pour y accéder, il fallait monter et descendre des escaliers, traverser un dédale de bureaux. Quand nous arrivions là pour répéter et que nous savions qu'il fallait refaire tout le chemin inverse à deux heures du matin avec tout notre matériel, la perspective n'était plus du tout réjouissante. » Pour préparer sa nouvelle tournée dans la foulée de son dernier et recommandable album *We Love You David*, Sharko a trouvé un refuge provisoire à Huy. « Notre batteur Olivier Cox fait des travaux de rénovation dans la nouvelle maison qu'il a achetée avec Juliette Wathieu, la fille de Marc Morgan. En attendant, ils vivent dans la demeure familiale où Marc avait aménagé un studio dans une annexe. Olivier y a entreposé sa batterie, notre guitariste Guillaume n'habite pas très loin et moi ça ne me dérange pas de faire la route. C'est une solution idéale pour le groupe mais c'est du court terme. On sait que nous allons devoir trouver un autre local de répétition d'ici quelques mois. » Quels critères vont le guider dans sa quête ?

« Avec notre budget et la situation du marché de l'immobilier, on ne peut pas s'offrir le luxe d'être trop difficile. Nous allons voir ce qui est disponible. Je ne chercherai pas à Bruxelles, car l'horizon y est bouché. Outre le prix du loyer, c'est l'accessibilité qui est la plus importante à mes yeux. Dès que tu as une batterie dans ton projet musical, ça implique un véhicule pour la transporter. L'idéal c'est de pouvoir se garer à proximité du local. Vu comme ça, les possibilités sont plus nombreuses en dehors des grandes villes. »

Tapis usés et boîtes à œufs

Les fameuses répétitions dans "le garage des parents" ou dans une sous-sol pourri aménagé avec un vieux tapis bouffé par les mites et des cartons servant habituellement à emballer les œufs, font partie de la mythologie rock and roll. Toutes les autobiographies culte (*Dirt* de Mötley Crüe, *I Need More* d'Iggy Pop, *Life* de Keith Richards, *Slash* du guitariste des Guns) ne manquent pas d'anecdotes sur cette étape préliminaire à toute carrière artistique. Cliché ou pas, l'image est toujours ancrée chez les artistes émergents. « La technologie permet aujourd'hui l'apprentissage musical et la création dans un home studio, analyse Maxime Wathieu, ingénieur du son et producteur au Wood, (studio d'enregistrement situé à Chênée qui loue aussi neuf locaux de répétition). L'artiste hip-hop qui bosse avec son laptop et l'auteur/compositeur qui crée au piano ou à la guitare peuvent tout faire dans leur chambre. Mais même pour eux, il faudra un jour passer par la recherche d'un local de répétition plus vaste pour préparer les prestations live. »

Situés au premier étage du bâtiment qui abrite le Wood Studio, les neuf locaux de répétition sont tous occupés. « On fonctionne avec la formule d'un bail immobilier d'un an, poursuit Maxime. Chaque room est insonorisée et équipée de plancher. L'artiste ou le groupe qui a signé le bail peut bien sûr la mettre à disposition d'un autre projet. C'est plus rentable. Il y a aussi des musiciens jouant dans plusieurs groupes qui s'organisent entre eux pour partager une seule location. C'est notamment le cas des membres de Pale Grey et de Dan San. Pour eux, comme pour Roscoe qui a souvent travaillé ici, c'est devenu une sorte de QG. »

Du groupe punk à la fanfare

Les photos, les vidéos et les commentaires publiés sur le site du Wood (<https://wood-studio.be/>) rappellent qu'on est déjà très loin "de la cave humide près de la gare du Midi". Achetés et rénovés par l'ingénieur architecte Raphael Wynands, le studio Wood et ses locaux de répétition sont tout confort. « Les salles de répétition sont louées sans matériel technique mais on s'y sent bien. Il y a une cuisine commune équipée, des distributeurs de boissons, un coin pour chiller, un garage situé juste en-dessous avec accès privé à l'étage. Avec les neuf rooms et le studio, ça fait beaucoup de monde qui gravite ici. Ça crée une émulation. Les artistes vont fumer une clope ou boire un coup ensemble. Ils mettent des post-its sur les murs. "Groupe recherche bassiste", "Ampli Marshall à vendre", "Cherche un van", "Local libre de telle à telle date". Le studio d'enregistrement est indépendant des espaces de répétition, ce sont deux activités différentes, mais il y a forcément des échanges qui se font entre musiciens. Chanson folk, rock, pop, hip-hop... Tous les styles sont représentés. On a eu aussi du punk avec Cocaine Piss... et même une fanfare. »

David Bartholomé - Sharko

« Trouver un local où répéter, c'est à chaque fois une remise en question de ton groupe. Ce n'est pas inintéressant. »

La loi de la débrouille

Aucune plateforme ne répertorie les locaux de répétition en Fédération Bruxelles-Wallonie. Pour rechercher un lieu où poser ses amplis, c'est la loi de la débrouille. « On fait une recherche sur Google, on va sur des sites immobiliers de type Immoweb. Mais rien ne vaut le bouche-à-oreille », note David Bartholomé. À Bruxelles, Les Glacières, vaste bâtiment situé dans le quartier Ma Campagne à Saint-Gilles, ont vu passer des centaines de groupes. Dédale de couloirs, pièces sous-terraines pour la plupart, locaux semi-équipés à la demande, practice room individuelle pour des musiciens n'ayant pas la possibilité de pratiquer chez eux leur instrument (la trompette, trombone, saxophone) à cause des voisins, control room visant une clientèle plus électro (DJ's, producteurs, mixeurs, ...). Bail d'un an, d'un mois, voire location à l'heure... Les options sont multiples et se négocient. Le lieu est culte mais ne convient pas à tout monde. « Personnellement, je trouve ça anxigène car tu répètes entre quatre murs sans jamais voir la lumière du jour. Mais à Bruxelles, c'est un incontournable, tout comme les studios de répétitions Novanois à Schaerbeek », poursuit David.

Sharko n'a jamais souhaité investir dans un bâtiment sur le long terme. Au contraire de Puggy, par exemple. Les trois membres de la formation pop ont acheté une maison dans le quartier de l'avenue de la Couronne à Ixelles et l'ont transformée pour y stocker leur matériel, répéter et enregistrer des maquettes. Un bon plan, d'autant que dans l'attente du nouvel album de Puggy, le bassiste Romain Descampe et le batteur Egil "Ziggy" Franzen y ont posé les bases de plusieurs collaborations, notamment avec Charles ou Lubiana.



©FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

Après avoir répété, à leurs débuts, dans le grenier de leur local scout à Braine-l'Alleud, les membres de Girls In Hawaii ont eu l'opportunité de profiter d'une magnifique pièce inoccupée d'un bâtiment communal à Bruxelles. À sa grande époque, Ghinzu avait quant à lui déniché un lieu rare. Soit un ensemble de bureaux en parfait état mais inoccupés, que la bande à John Stargasm a transformé en résidence musicale privée. « Je suis artiste, pas entrepreneur ou gestionnaire, répète David Bartholomé. De plus, je n'ai pas besoin en permanence d'un local de répétition. En amont, il y a tout un travail de création que je fais seul chez moi. C'est au moment d'aborder la phase d'enregistrement d'un album et le live, que je commence mes recherches d'un espace approprié. L'avantage de cette formule, c'est qu'elle est moins onéreuse et qu'elle entretient la dynamique d'un groupe de rock. Ça fait partie de la vie de trouver des bons plans, de gérer un budget, de rester en mouvement. Partir à la recherche d'un local de répétition, c'est à chaque fois une remise en question qui n'est pas inintéressante car elle permet de se forger de l'abnégation et de tester le moral des troupes. »

Les musiciens classiques et les projets jazz voient les choses différemment. Le classique a accès aux locaux des académies et aux écoles de musique. En jazz, il y a aussi plus de souplesse dans les répétitions. « Notre guitariste Guillaume Vierset joue dans différents projets jazz, pointe encore David Bartholomé. À la veille des concerts, il retrouve les musiciens dans un salon. En jazz, les répétitions se limitent souvent à des lectures de partitions et des prises de notes. Les musiciens connaissent les thèmes principaux et le spectre de leur instrument. Après ce briefing, ils rentrent chez eux, relisent leur partition, répètent chacun de leur côté et se retrouvent ensemble le soir du concert pour improviser. »

La résidence, ultime test

Autre formule qui peut s'avérer intéressante, celle de la résidence organisée dans une salle de concert ou un centre culturel. Si la formule est proposée par plusieurs lieux subsidiés par la Fédération Bruxelles-Wallonie qui l'ont intégré dans leur contrat-programme, elle n'est pas toujours aussi gratuite qu'on ne le pense. « Dans la plupart des cas, si tu souhaites répéter dans des vraies conditions de concert, avec gros son et jeu de lumières, il faut payer les techniciens "maison" qui vont assurer l'installation, le fonctionnement, le démontage, voire la sécurité », rappelle le chanteur-bassiste

de Sharko. Il faut aussi tenir compte des concerts programmés en soirée afin de trouver des dates qui ne t'obligent pas à interrompre ta résidence si celle-ci s'étale sur plusieurs jours. Dans le cas contraire, il faut remballer tout le matériel, le stocker sur place et remonter le lendemain. Néanmoins l'investissement peut se justifier en cas d'une création ou d'une release party d'un album. »

La belle trajectoire du Zik-Zak

Sans le moindre subsidé Annick Botson, qui gère la salle Zik-Zak à Ittre, a lancé avec succès des résidences d'artistes. « Nous nous sommes vite rendu compte qu'il y avait une demande de musiciens qui n'étaient pas basés à Bruxelles ou qui n'avaient envie de faire trop de kilomètres. On propose des résidences de deux ou trois jours dans notre salle de concert qui a une capacité de 300 personnes. C'est idéal pour préparer la "générale" avant une tournée comme l'a fait notamment chez nous le groupe Behind The Pines. En répétant dans une salle équipée, les musiciens peuvent imaginer le public devant eux et prendre leurs repères sur scène, ce qui n'est pas possible dans un local de répétition où ils vont se marcher sur les pieds. C'est aussi l'occasion de tester dans des conditions réelles le light-show, le son de façade, le décor, les éventuelles projections ou chorégraphies, l'entrée sur scène, le placement des instruments... Le Zik-Zak demande 150 euros par jour et 250 euros pour deux jours. Le tarif est dégressif. Le groupe peut venir avec ses propres techniciens mais les membres de notre équipe, tous professionnels, sont à leur disposition moyennant défraiement bien sûr. »

Outre la convivialité et le confort technique de la salle, les artistes venant en résidence au Zik-Zak disent apprécier la facilité d'accès, le parking et la sécurité des lieux. « Nous accueillons des groupes confirmés ou émergents. En résidence, on a des styles de musique qui ne correspondent pas à ce qu'on programme comme concerts et tout se passe très bien. Les infos pratiques sont sur notre site zik-zak.be, mais c'est surtout par le bouche-à-oreille que les réservations ont lieu. Nous venons également d'introduire une demande de subsides pour installer des locaux de répétition dans un bâtiment annexe au Zik-Zak. Si ça passe dans le cadre de notre nouveau contrat-programme, nous pourrions y accueillir des artistes dès 2024 à des tarifs extrêmement avantageux. Cette démarche a du sens dans notre projet et il y a une demande de la part des artistes. »

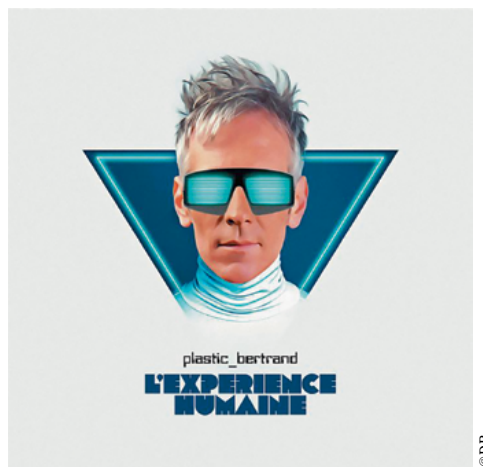


Qui pour prendre la place du Grand Jojo au bal du 21 juillet?

Vous avez dit populaire ?

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Gage de soutien et de légitimité en Flandre, l'étiquette "mainstream" est plus lourde à porter en Fédération Wallonie-Bruxelles. Derrière les Angèle, Adamo et Stromæ dont le succès international est synonyme de respectabilité, les artistes francophones rassembleurs qui ne réussissent pas à s'exporter sont encore trop souvent victimes d'un snobisme intellectuel et souffrent d'un manque de crédibilité. Et pourtant ils existent et rendent beaucoup de gens heureux. Enquête.



Plastiic! Le dornior roprésontant d'uno certaino gónératio?

Entre les quatre concerts complets d'Angèle à Forest National en décembre et la double série de dates sold-out (trois en mars, trois autres en juin) de Stromae au Palais 12 de Bruxelles, la question peut sembler saugrenue. Mais Larsen se la pose. Quels sont les artistes francophones capables de fédérer toutes les générations et toutes les "tribus"? Jacques Brel, Maurane, Le Grand Jojo, Toots Thielemans, Arno ou encore Annie Cordy ont relevé le noble défi qui consiste à toucher ce qu'on appelle communément le "grand public", tout en défendant brillamment l'idée d'une certaine Belgitude. Ils sont partis. Parmi les "vétérans", Adamo reste hors-catégorie. L'auteur de *Yuki Ga Furu* (*Tombe la neige* dans sa version japonaise) est intouchable. Notre icône nationale aux cent millions de disques vendus a décroché des tubes dans le monde entier. Il enchaîne les tournées internationales depuis six décennies. Il est aimé et respecté. C'est moins le cas pour des vieilles gloires de la variété romantique comme Frédéric François et son rival Frank Michael. Même s'ils remplissent des Olympia et reçoivent encore des milliers de lettres parfumées de leurs fans sexagénaires, ils n'ont pas réussi à rajeunir leur public. Ils n'existent quasi plus dans les médias et ne passent plus en radio. Pour eux, le mot "populaire" est synonyme de has-been. Ils font du bien à beaucoup de personnes, restent actifs, sortent à chaque veille de Noël le même "best of" dont seule la photo de pochette a été photoshopée, mais appartiennent résolument à une autre époque.

Retour en grâce

Pour d'autres, la loi des cycles peut déboucher sur de belles choses. Prenez Plastic Bertrand. Il a signé des hits majeurs dans les années 70 et 80. Il a été adulé. Il a connu les sommets et les excès. Il a traversé sans faire de bruit les modes et les tendances, vécu l'indifférence tout en continuant son métier avant de se racheter méritoirement une crédibilité avec son dixième album *L'Expérience Humaine* en 2020. Pareil pour André Brasseur. L'organiste, dont les 33 tours étaient vendus à 1 euro dans les brocantes, est redevenu culte auprès d'une scène électro bobo. En 2016, alors que tout le monde l'avait oublié, Dédé (pour les intimes) est apparu dans les pages de Larsen, a reçu un Döbels Award d'honneur et s'est produit en lever de rideau du très alternatif Pukkelpop en 2016. Une belle revanche pour ce pionnier du dancefloor. Mais de là à rassembler un public de masse sous son seul nom?

« Notre scène musicale déborde de talents. Mais il ne faut pas se mentir, on a vite fait le tour des artistes qui peuvent drainer la toute grande foule en concert. Il y a Stromae et Angèle. Peut-être Typh Barrow... Et puis, c'est tout. », constate Denis Gerardy, directeur du Cirque Royal et du festival des Solidarités. Denis Gerardy est

aussi directeur de la programmation musicale des concerts gratuits donnés sur la Grand-Place de Bruxelles à l'occasion de la Fête de la Fédération Wallonie-Bruxelles le 27 septembre. Stromae avait été l'attraction de cette soirée en 2013. Angèle avait pris les rênes de l'édition 2019 et Typh Barrow avait irradié de sa présence la plus belle place du monde en 2020. En 2022, on a pu y voir les jeunes Belges Charles, Lous and the Yakuza, RORI, ML ou encore Pierre de Maere, alors que les têtes de gondole étaient des artistes français (Bigflo & Oli, Benjamin Biolay) ou suisse (Stephan Eicher).

Trop grande influence de la France

Certaines voix n'ont pas manqué de s'offusquer de cette présence étrangère dans une fête populaire entièrement subsidiée par l'argent public et censée être une vitrine de notre scène locale. Théo Linder, manager de Plastic Bertrand, va même plus loin. « En Flandre, ça ferait un scandale. C'est révélateur de l'attitude des décideurs culturels francophones. Ils n'arrivent pas à s'auto-nomiser par rapport au voisin français. Je connais pourtant plein d'artistes belges capables de mettre de l'ambiance sur la Grand-Place. Mais on préfère dérouler le tapis rouge pour des chanteurs français, pas toujours bankable du reste, payer les Thalys et les nuitées d'hôtel. Comme si, en dehors de Stromae ou d'Angèle, on avait honte de nos talents mainstream. »

Denis Gerardy entend la critique. Mais il avance ses arguments. « Il faut se rappeler que cet événement est aussi une émission de télévision diffusée en direct et en prime sur La Une. Charles, Lous and the Yakuza, Pierre de Maere ont dans leur répertoire l'une ou l'autre chanson connue d'un large public. Mais ils sont au début de leur carrière et ne touchent encore qu'une niche. C'est la présence d'artistes français connus qui leur a permis d'élargir leur audience lors de cette soirée. » Denis Gerardy reconnaît toutefois que la Fédération Wallonie-Bruxelles a « un problème » avec les francophones dont le projet s'inscrit dans les codes des musiques populaires. « Ces artistes manquent de soutien. « Projet trop lisse », « trop mainstream », « pas crédible », « trop variétoche »... Combien de fois je n'ai pas entendu ces remarques! Résultat? Stromae s'est débrouillé tout seul et a signé en France. Comme Angèle. Est-ce que Pierre de Maere passerait chez nous en radio s'il n'avait pas été invité auparavant par Yann Barthès dans *Quotidien* sur Canal + ou fait l'objet d'un article élogieux dans *Libération*? Est-ce que Noé Preszow, qui a pourtant frappé à toutes les portes en Fédération, serait invité dans nos festivals si *France Inter* n'avait pas diffusé en boucle *À Nous*? Je n'en suis pas certain. »



© FRANÇOIS LEBOUTTE

Typh Barrow : une des rares artistes belges hyper populaires chez nous.

Des tubes et de la longévité

Qu'est-ce qui définit un artiste populaire ? « Il touche plusieurs catégories de public et plusieurs générations. Il a dans son répertoire une poignée de chansons que tout le monde connaît et qui sont diffusées sur les radios généralistes. Il doit aussi s'inscrire dans une certaine longévité. C'est la base. », analyse Théo Linder. Cette base, beaucoup d'artistes locaux l'ont acquise. Mister Cover (ok, ce sont des reprises) s'est taillé une solide réputation en Wallonie sans le moindre subside et a fait sold out à Forest National en novembre dernier. Quand Plastic a organisé un concert "années 80" au Cirque Royal au profit de l'Ukraine avec notamment à l'affiche Lio, Adamo ou Philippe Lafontaine, c'était complet et loin d'être garni uniquement par des quinquas et plus. Les générations se mélangent aussi dans des festivals familiaux comme les Francofolies de Spa, le Ronquières Festival ou les Solidarités pour faire la fête avec Typh Barrow, Alice on the Roof, Mustii, Charles, Suarez, Delta, les Gauff' (anciennement Gauff' au Suc) ou Sttella. Dans un autre registre, Saule et Sharko ont aussi un public transgénérationnel et ratisent large. En électro, le Bruxellois Felix de Laet, alias Lost Frequencies, est l'artiste belge le plus streamé à l'international. Lors de l'étape belge de sa tournée mondiale, il a fait sold out à Forest National. Dans la salle ? Des kids, des ados, des parents. Une grande fiesta pour un artiste belge connu mais loin d'être reconnu dans le microcosme pointu de la scène électro francophone. Dans une moindre échelle, Henri PFR suit la même trajectoire : il passe sur Contact mais il n'a jamais été invité dans certains festivals ou sur certaines scènes.

Manque de légitimité

Se pose dès lors l'autre grande question, celle de la légitimité. « En Flandre ou au Québec, le public et les décideurs culturels sont fiers de leurs artistes populaires, constate Théo Linder. Il y a tout un écosystème qui fonctionne autour de cette scène locale. En Fédération Wallonie-Bruxelles, on est moins protecteur. Pour un même statut et une même capacité à rassembler, un artiste français sera toujours mieux considéré chez nous qu'un artiste local. Maurane dans le passé ou Angèle aujourd'hui ont acquis cette légitimité car la France les a adoptées. Par contre, Le Grand Jojo ou Sttella, qui peuvent faire danser toute une assemblée un soir de la Fête Nationale, c'est du folklore. » Alors qu'il travaillait l'automne dernier au retour de Vaya Con Dios avec l'album piano/voix *What's a Woman*, Théo Linder a pu constater que l'accueil était plus tiède en Fédération Wallonie-Bruxelles. « En Flandre, Dani Klein, chanteuse de Vaya Con Dios est un peu vue comme notre Liza Minelli nationale. Pour son retour, elle a fait toutes les télé, toutes les émissions, toute la presse écrite. En janvier, la VRT l'a

invitée à la cérémonie des MIAS's (équivalent des Victoires de la Musique, – ndr) pour lui remettre un Life Achievement Award. Côté francophone, c'est plus difficile. Des médias importants n'ont quasi rien fait sur cette sortie. Il y a très peu d'opportunités en télé. Je sens qu'il y a moins d'enthousiasme à son égard alors qu'elle a pourtant signé des tubes internationaux avec son groupe. »

Variété et variétécho

Denis Gerardy confirme cette différence de traitement et pointe un autre complexe francophone par rapport au terme "variétés". « En France, Julien Doré ou Clara Luciani ne souffrent pas d'être rangés dans cette catégorie. Chez nous, on dira plutôt qu'ils font de la chanson française, le statut « artiste de variétés » renvoyant à un imaginaire péjoratif. Si je programme Bernard Lavilliers ou Benjamin Biolay aux Solidarités, je n'aurai aucun problème. Si je place Christophe Maé ou Delta, qui rentrent plus dans ce moule "variétés", on va me faire des remarques. Et même s'ils font un bon concert et que le public est ravi, je sais que les médias qui couvrent le festival préféreront toujours parler de quelqu'un d'autre. Nos artistes locaux qui rentrent dans cette catégorie en souffrent. D'un autre côté, les radios et les festivals généralistes ont besoin d'eux. Ce sont les premiers qu'on va solliciter pour donner leur avis dans des talk-shows ou venir chanter un duo lors d'une émission caritative, Angèle ou Stromae étant impayables ou inaccessibles. De manière générale, je pense que c'est plus du snobisme intellectuel par rapport à un genre musical rassembleur qu'un manque de fierté ou d'attachement à la Belgique. Ce n'est tout simplement pas dans la mentalité du monde culturel francophone de soutenir des artistes populaires. » « Sttella, pour qui j'ai assuré longtemps la promotion, n'a jamais été invité à jouer sur certaines importantes scènes francophones, constate encore Théo Linder. Typh Barrow non plus. Ils ne rentrent pas dans ces grilles éditoriales. Mais Sttella a par contre rempli plusieurs fois l'Ancienne Belgique... qui dépend de la Communauté flamande. C'est surréaliste. »

On notera que la situation est la même pour le cinéma en Fédération Wallonie-Bruxelles où les aides à la création bénéficient principalement à des films d'auteur ou des drames sociaux. La Flandre n'hésitant pas, pour sa part, à financer (et aller voir en salle) des comédies ou des films familiaux du cru. « Ne pas respecter les artistes populaires, c'est ne pas respecter celles et ceux qui les écoutent et ça fait beaucoup de monde ! Et c'est souvent grâce aux recettes qu'ils génèrent, encore et toujours, que des projets plus alternatifs ont pu être signés en maison de disques ou en production scénique. Ne jamais l'oublier... », conclut Denis Gerardy.



La Datcha

Un lieu où l'on cultive la rencontre artistique

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Imaginée en 2019, concrétisée fin de l'année 2020, la Datcha est un nouveau lieu de résidence pour les artistes « *en chemin, en expérimentation, en chute libre, en totale perdition... en rodage* », dicit leur site. Située sur la commune de Seneffe, au bout

du village de Feluy tout près du canal, elle constitue à tout moment de l'année un lieu de travail et de création à moins de 40 kilomètres de Bruxelles. Visite guidée de ce lieu atypique, chaleureux aussi proche de la nature que de la culture.



© DR



© DR

Pas simple de rencontrer deux des trois protagonistes du projet ! En effet, Élixa Firouzfard est une comédienne très occupée et Andrea Pesare, guitariste et membre de TUKAN – groupe en pleine ascension (cfr. Larsen°50) –, est en pleine tournée. C’est finalement la visioconférence qui rassemblera tout le monde entre Feluy, Bruxelles et Namur. Andrea et Élixa habitaient déjà la maison et la conversion en résidence pour artistes s’est opérée assez naturellement : « Nous avons commencé à monter ce projet avant le Covid, précise Élixa. Ma mère, Anne Meesters, propriétaire de la maison, ne voulait pas la mettre simplement à disposition de locataires, elle souhaitait vraiment en faire un espace de création. Elle a un atelier de vitraux. Et donc, Anne a proposé à Andréa de créer un studio d’enregistrement et m’a suggéré d’y accueillir des résidences d’écriture théâtrale. » Quelques travaux ont donc été réalisés dans la maison afin de recevoir projets et artistes... puis il y a eu le Covid. C’est en sortie d’épidémie que la Datcha a suscité énormément d’intérêt et de demandes diverses. Beaucoup de groupes souhaitaient sortir de Bruxelles et travailler à Feluy. « Cela a été comme une évidence de mettre à disposition cet endroit. Une Datcha, si on prend le terme au sens paysan, c’est une petite maison avec un espace de terre pour y cultiver quelque chose. » Belle métaphore !

Au départ, les concepteurs voulaient avoir leur propre lieu pour y développer leurs projets (théâtraux pour Élixa, musicaux pour Andrea et le travail du vitrail pour Anne), voire ceux de leurs ami-es. « Avec le temps, nous nous sommes rendu compte que cela pouvait aussi fonctionner avec des groupes et des personnes que l’on ne connaît pas forcément. Alors nous avons créé l’asbl la Datcha et développé un site internet. J’ai aménagé le lieu afin qu’il soit “tip top” au niveau du son. Nous avons investi pour pouvoir accueillir et loger de manière qualitative des groupes de 5 à 6 personnes », souligne Andrea.

Quelles sont les types de résidences demandées ?

En matière de musique, la Datcha reçoit principalement des groupes qui se préparent à rentrer en studio d’enregistrement. Bien que le matériel mis à disposition ne soit pas aussi perfectionné que celui des studios professionnels, l’infrastructure est idéale pour concevoir démos et maquettes. « La plupart des résidences se consacrent essentiellement à la création, à l’écriture. L’espace convient parfaitement pour se retrouver dans la nature hors de la ville et pouvoir se mettre dans un cocon avec son groupe durant plusieurs jours. TUKAN répète ici et y a enregistré l’album

Atoll avec du matériel supplémentaire ». Concrètement l’espace consacré à la musique est composé de deux pièces, l’une pour la régie et l’autre pour l’enregistrement, isolée acoustiquement de manière à obtenir une qualité professionnelle. Plusieurs albums ou EP ont été enregistrés à la Datcha, on peut entre autres citer Jean-Paul Groove, CIAO KENNEDY ou Indigo Mango. Glass Museum et Saudade Experiment y sont également résidents. « Comme Andrea travaille au Volta à Anderlecht, précise Elisa, il y a une antenne qui s’est créée en dehors de Bruxelles et le bouche à oreille nous a amené un tas de groupes différents. » Par exemple, cet été, TUKAN a préparé son set pour le festival de Dour en même temps que l’artiste jazz et afro-soul Reinel Bakole. « Il y a une volonté de décentraliser la culture de la capitale, c’est donc à nous d’aller travailler dans les lieux culturels aux alentours comme la Centrale à La Louvière par exemple. En tant que comédienne, j’ai l’habitude de changer d’institution en fonction de mes projets, cela permet de créer des contacts et également de répondre à des demandes d’institutions montoises ». La rareté et les prix des locaux de répétition à Bruxelles (voir p.22 de ce même Larsen, – ndlr) conduisent aussi les artistes à s’exiler de la capitale. Anne, Élixa et Andrea souhaiteraient travailler à l’obtention d’un subside et lancer des partenariats, afin de créer une véritable dynamique de soutien envers des projets qui leur tiennent à cœur... mais le temps manque. « Nous répondons toujours à la demande dans une dynamique de partage. Nous voulons rencontrer les groupes qui, parfois, se connaissent et vont peut-être collaborer, voire croiser leurs disciplines. À l’avenir, nous aimerions proposer des événements, notamment en été, dans le jardin qui donne sur un champ. Nous avons des idées de festival mais nous n’avons encore rien envisagé concrètement. »

La Datcha est aussi un lieu dédié à la dramaturgie et à l’écriture comme celle de contes, de scénarios pour des spectacles mais plutôt en amont. « Nous avons une petite annexe qui permet aux personnes de s’isoler. L’espace peut aussi être utilisé pour des sorties de résidence où l’on peut montrer son travail à des professionnels, afin d’avoir un regard extérieur. » Le trio a aussi envie de développer des collaborations locales avec le village, via des ateliers de rencontres autour du vitrail et peut-être y inviter des écoles de la région... Imaginant même une release party couplée avec une exposition. Tout (ou presque) est donc possible dans ce lieu hors du temps où les artistes et créateur-trices se sentiront à la maison.

Plus d’infos : www.datchafolug.be

Où va le



streaming ?

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Quinze ans après la création de Spotify et Deezer, le streaming a imposé un nouveau modèle de distribution et d'écoute de la musique. Aujourd'hui, la transition numérique est assurée, l'industrie du disque est sauvée, mais le streaming est en évolution perpétuelle. Où nous mène-t-il ?

L'offre culturelle numérique a-t-elle atteint un plafond de verre ? À voir les chiffres de Netflix, géant de la VOD (vidéo à la demande) qui subit de plein fouet la concurrence et, pour la première fois, commence à perdre des abonnés, la question se pose. Mais, les plateformes musicales sont dans un environnement différent. Elles sont moins à couteaux tirés sur les contenus – du point de vue des catalogues, toutes les plateformes musicales se valent – et le nombre d'abonnements devraient continuer à augmenter. Mais à quelles conditions ?

Les derniers chiffres de Spotify, leader incontesté du secteur, sont plutôt encourageants. Avec 433 millions d'utilisateurs dont 188 millions d'abonnés, c'est une hausse de 14% en un an. Certes, la vitesse de croissance ralentit, mais la courbe est solide. Certes aussi, Spotify n'est toujours pas bénéficiaire, l'entreprise suédoise ayant même subi des pertes nettes de 125 millions d'euros au deuxième trimestre 2022 par rapport à l'année précédente, mais elle vise tout de même le milliard d'utilisateurs d'ici à 2030.

« C'est une stratégie commerciale de la part de Spotify de jouer les gens pauvres, dit Sophian Fanen, journaliste spécialisé pour le média Les Jours et auteur du livre *Boulevard du stream* (Castor Astral, 2017). En vérité, Spotify gagne beaucoup d'argent et pourrait être à l'équilibre dans plusieurs marchés, mais l'entreprise suédoise a une stratégie de développement. Le marché du streaming au niveau mondial n'est pas encore mature partout. Il l'est en Scandinavie, dans quelques pays européens et on y arrive aux États-Unis. Mais il reste toute l'Asie, l'Amérique du sud, le Moyen-Orient, l'Afrique, c'est un marché gigantesque. C'est une course à l'armement. Et Spotify investit énormément pour conquérir ces marchés ».

En clair, le streaming musical est dans la place, mais pas encore tout à fait partout. Le secteur est en évolution constante et les acteurs (Spotify, mais aussi Deezer, Amazon, Apple Music, YouTube, Qobuz, Pandora...) sont nombreux. Chacun place ses pions pour continuer d'exister. D'autant que d'autres arrivent. Une tendance de cet hiver semble pourtant difficilement évitable : les prix de l'abonnement vont augmenter. Deezer et Apple Music sont déjà passés à 10,99 euros l'abonnement. Spotify et les autres pourraient suivre rapidement – une offre "platinum" avec son Hi-Fi à 19,90 euros est à l'étude chez Spotify. Surtout, les plateformes risquent aussi de diversifier leur offre.

Podcasts et livres audio

« Le streaming est un modèle d'un genre nouveau, qui n'est ni la radio, ni le CD », nous expliquait il y a un an Bruno Crolot, directeur de Spotify France et Benelux. Un modèle qui se positionne quelque part entre ces deux pôles, mais qui a tendance, ces dernières années, à se rapprocher de plus en plus d'une sorte de radio 2.0.

Depuis sa création en 2007, le streaming musical a subi trois phases d'évolution. La première phase, jusqu'en 2015, est de « considérer l'écoute en ligne comme ce qui remplace le CD, c'est la vision des dix premières années du streaming », dit Sophian Fanen. En 2015, il y a un basculement, une éditorialisation. Le mot d'ordre est : « On va vous prendre par la main et vous proposer des choses à écouter », notamment via les playlists, qui sont le modèle d'écoute le plus populaire. Et ça, fondamentalement, ça s'appelle la radio ». En 2020, cette évolution est un peu plus appuyée encore avec le parti pris des podcasts.

On l'a vu il y a un an avec l'affaire Neil Young (qui a retiré son catalogue de Spotify en raison du podcast controversé, mais très populaire de Joe Rogan), Spotify (tout comme Deezer) a décidé de miser un maximum sur les podcasts : « C'est une stratégie commerciale qui permet à Spotify de s'éloigner de sa dépendance qui était totale envers la musique », explique Sophian Fanen. C'est un moyen d'aller chercher des nouveaux abonnés parmi le très grand public, qui est moins intéressé par la musique, mais aussi de nouveaux annonceurs. Et puis c'est une façon de s'éloigner de sa dépendance envers les majors du disque et plus encore envers les artistes qui ne cessent de se plaindre sur la question des revenus,

etc. Donc, pour caricaturer, on pourrait dire que Spotify préfère les podcasts aux artistes ».

Pour le journaliste, il y a dès le départ, un malentendu avec le streaming musical : « Il faut bien comprendre une chose, Spotify n'est pas une entreprise musicale. C'est une entreprise de la tech qui est cotée en Bourse. Il se fait que c'est avec la musique que son business s'est développé, mais aujourd'hui, il s'agit d'une plateforme de contenus audio – et donc, pas uniquement musicale ». En plus des podcasts, Spotify mise désormais sur les livres audio. C'est cette stratégie qui s'éloigne de la musique qui lui permettra, espère-t-elle, d'atteindre un milliard d'utilisateurs.

Sophian Fanen – journaliste

« Le marché du streaming au niveau mondial n'est pas encore mature partout. »

Live stream

Si Spotify suit la piste audio/radio, ses concurrents qui ont déjà un pied dans la VOD (à savoir Amazon, Apple Music et YouTube) suivent une autre piste, celle des "live streams", soit les concerts retransmis en direct sur les plateformes vidéo. Jugés comme la nouvelle poule aux œufs d'or par certains, les "live streams" et autres concerts virtuels ont profité de la pandémie de Covid pour se développer à grande vitesse. Et contre toute attente, ça marche !

Plusieurs pop stars ont déjà eu recours au "live stream" de masse, soit un concert retransmis dans le monde entier tant au cinéma que sur une plateforme. Harry Styles et Billie Eilish sur Apple Music Live, Coldplay sur YouTube et dans les salles de cinéma, Kanye West, Megan Thee Stallion ou Kendrick Lamar sur Amazon. Des offres destinées à se multiplier, surtout chez les stars qui peuvent de la sorte atteindre des millions de fans en un seul concert (et diversifier leurs sources de revenus...). D'autant que le métavers n'est pas loin. On se souvient de la "performance" de Travis Scott dans le jeu vidéo Fortnite. C'est une tendance réelle, qui s'accroît avec l'augmentation du coût des tournées et du prix des tickets. Les concerts passent au virtuel et les plateformes comptent bien en profiter.

Décidément, le streaming, à peine adoubi, n'est déjà plus ce qu'il était. Et encore, pour d'aucuns, les Spotify, Deezer ou Apple Music, c'est "le streaming pour les vieux". Il y a une plateforme qui prend de plus en plus de place : TikTok. Depuis deux ans, qu'on le veuille ou non, c'est là que se créent les tubes et où sont découverts les artistes. Et l'appli chinoise n'en est qu'à son coup d'essai. Avec SoundOn, plateforme de distribution et de promotion de la musique pour aider les jeunes musiciens à trouver leur public, elle s'installe un peu plus dans le paysage musical. La prochaine étape semble toute tracée : une plateforme de streaming pour concurrencer Spotify. À suivre...

Et le mélomane dans tout ça ?

On le voit, le streaming est en évolution permanente. Une évolution qui n'est pas forcément pour plaire aux nostalgiques de la fouille des bacs à disques. Dans cet environnement virtuel, comment faire pour découvrir des pépites inconnues des algorithmes, être à nouveau pris de court par un son, flasher sur une pochette de disque ? Pour le mélomane, le meilleur plan est Bandcamp, plateforme à mi-chemin entre le défunt MySpace et le disquaire du coin. Pas de stars en concert virtuel, pas de podcast, mais une homepage qui invite à la découverte – et à l'achat. Ici, l'écoute en ligne n'est pas une fin en soi, c'est un portail (gratuit) vers un univers musical plus varié. C'est là où s'est réfugié "l'underground".

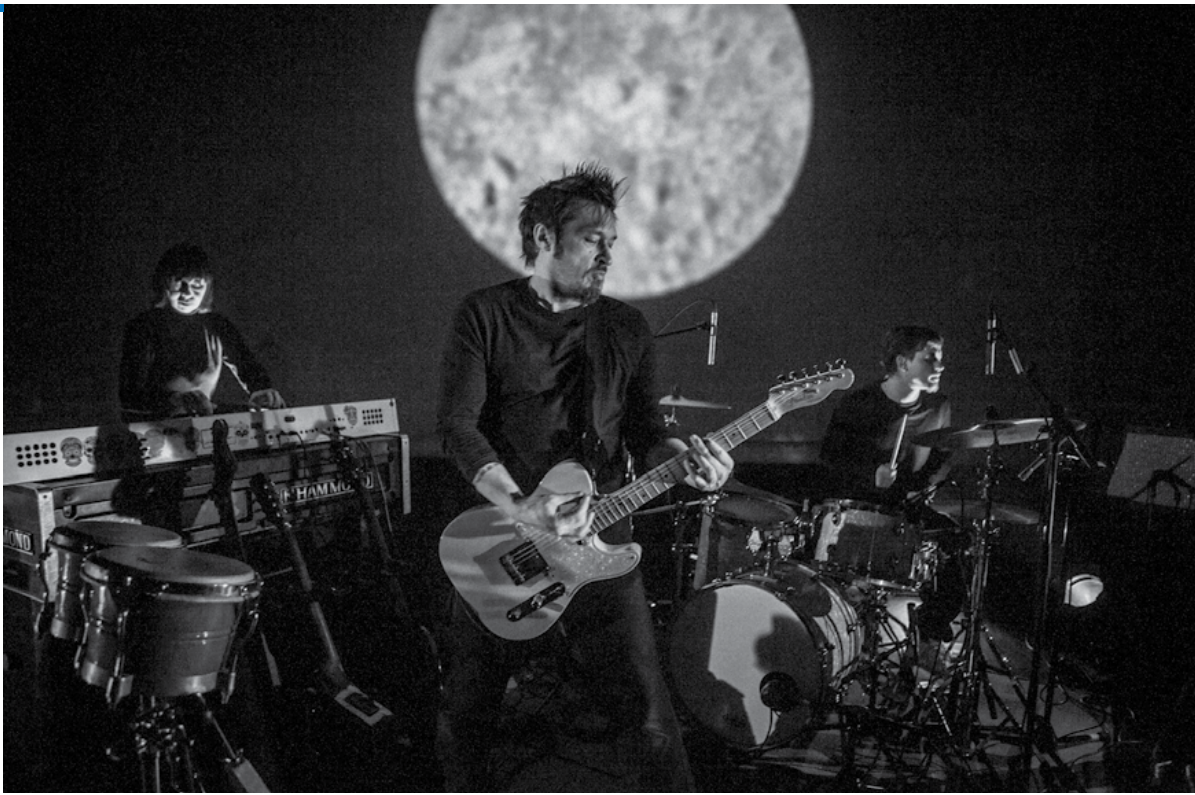


Image extraite du nouveau spectacle *L'étrange couleur de Dario* (de Dario Mars).

Quand le cinéma te tombe dessus

TEXTE : JULIEN WINKEL

Depuis quelques années, plusieurs groupes ont décidé d'opérer un retour vers les origines du cinéma en composant et en jouant, en live, une bande son pour un film. Outre le défi artistique, le "ciné-concert" leur permet d'entrouvrir les portes de nouveaux lieux de concert, tout en cultivant une certaine modestie...

J eudi 24 novembre. Il est un peu plus de 20h quand le groupe We Stood Like Kings monte sur la scène du Centre culturel de Braine-le-Comte. Le rituel qui s'ensuit a déjà été observé des centaines de milliers de fois par les amateurs de rock du monde entier : le batteur s'installe derrière ses fûts, son corps se contournant à la recherche de la meilleure position en vue d'affronter le défi physique qui s'annonce. La pianiste caresse distraitemment le clavier de son instrument. Le guitariste et le bassiste enclenchent l'une ou l'autre pédale, comme pour se rassurer que tout est en ordre au niveau technique.

Pourtant, quelque chose diffère de l'ordinaire. En lieu et place de l'habituel brouhaha des concerts, un silence épais règne dans la salle alors que le groupe, presque dissimulé dans l'obscurité, ne prononce pas un mot. Et après quelques secondes, un écran de huit mètres sur cinq s'allume derrière les musicien-nes pour commencer à diffuser quelques images. Le groupe se lance alors dans l'interprétation de plages musicales post-rock qui, au cours des 75 minutes que durera *Away*, un film d'animation sorti en 2019 et réalisé par le letton Gints Zilbalodis, viendront créer une bande son en illustrant tous les instants, le spectateur se retrouvant à observer tantôt l'écran, tantôt le groupe, sans que jamais l'idée d'applaudir ne lui vienne à l'esprit, de peur de déranger le fil narratif ainsi créé.

Cette expérience, sorte de retour aux origines du cinéma, lorsque celui-ci était muet et agrémenté en live par un pianiste, porte un nom : le ciné-concert. « *Il y a ciné-concert dès qu'il y a une histoire. On ne parle donc pas d'images diffusées n'importe comment sur lesquelles un groupe viendrait jouer* », précise Joris Oster, directeur du Centre culturel de Braine-le-Comte. Depuis quelques années, des ciné-concerts gigantesques ont été organisés en Belgique, permettant à de grands orchestres symphoniques d'accompagner des classiques du cinéma hollywoodien comme *E.T.*, *l'extraterrestre* ou encore *Star Wars*.

Joris Oster – Süb

« Faire du ciné-concert, c'est une façon d'aller jouer dans d'autres endroits, parfois insolites. »

Mais en parallèle, quelques groupes indés francophones se sont aussi lancés dans l'aventure, dans des proportions plus modestes et en version plus rock. Modèle du genre, We Stood Like Kings a ainsi sorti son premier album en 2014, *Berlin 1927*, conçu comme une nouvelle partition pour *Berlin, symphonie d'une grande ville*, un film muet allemand réalisé en 1927 par Walther Ruttmann. « *Il doit exister cinq ou six groupes du genre en Fédération Wallonie-Bruxelles, une dizaine au total en Belgique* », continue Joris Oster, qui est également musicien au sein de Süb, un duo qui tourne avec un projet de... ciné-concert basé sur la réécriture de la bande son de *La planète sauvage* de René Laloux (1973). Une expérience qui lui a donné l'idée d'organiser SonicScreen, un festival dédié au genre que We Stood Like Kings, en cette soirée de 24 novembre, vient d'ouvrir et qui aura vu défiler, outre le groupe bruxellois, des artistes comme Dario Mars ou encore Romain Renard.

Le ciné, source d'inspiration

Mais pourquoi se lancer dans la création « *d'un groupe de niche, qui joue un style de niche* », comme le décrit Judith Hoorens, pianiste au sein de We Stood Like Kings ? Quelques heures avant le concert de Braine-le-Comte, la musicienne avait pris du temps pour expliquer la démarche du groupe dans un café bruxellois. « *Nous avons commencé comme un groupe "normal", sans ciné-concert*, explique-t-elle. *Fin 2011, nous avons rencontré quelqu'un du Royal Institute for Theater, Cinema and Sound (RITCS), qui nous a parlé du film Berlin, symphonie d'une grande ville et nous*

a proposé de composer une nouvelle bande-son, avec à la clé une première représentation publique dans la salle de cette Haute École de cinéma. »

Si le début de l'histoire tient donc du hasard, le ciné-concert est devenu depuis une marque de fabrique de la formation qui a sorti trois autres albums du genre, dont *Away*. « *Nous n'avons pas envie d'être identifiés comme "ciné-concert", nous avons d'ailleurs sorti un album en 2020 (Classical Re:works, – ndr) revisitant le classique, nuance Judith Hoorens. Mais nous sommes un groupe à concepts, qui aime travailler avec une source d'inspiration.* »

Et pour cela, le cinéma reste un "must", ce n'est pas Renaud Mayeur, AKA Dario Mars, qui dira le contraire. Fondateur du groupe Hulk, Renaud Mayeur a ensuite fait parler de lui en tant que compositeur pour le cinéma. En 2008, il compose et enregistre la musique originale du film *Eldorado*, de Bouli Lanners. Avant de remettre le couvert, notamment en 2012 avec *Torpedo* de Matthieu Donck, et de recevoir en 2013 le Magritte de la meilleure musique originale pour *Mobile Home* de François Pirot. « *Le cinéma m'est tombé dessus* », explique-t-il. Pourtant, avec le temps, l'envie lui prend de tenter quelque chose d'autre. C'est qu'au cinéma, il n'a pas forcément eu son mot à dire sur le style de musique qu'il était censé composer. « *Quand on te demande une musique inspirée de la musique traditionnelle israélienne, tu te dis "Bon, OK, on va tenter quelque chose"* », se marre-t-il. Soucieux d'opérer un retour vers ses « *plates-bandes* », à savoir le rock psyché des années 60 et 70 (Stooges, Kinks, Velvet Underground...), Renaud Mayeur tombe sur un film d'Hélène Cattet et Bruno Forzani. Le choc est tel qu'il décide de monter un patchwork des trois long-métrages du duo (*Amer, L'étrange couleurs des larmes de ton corps et Laissez bronzer les cadavres !*) et d'en écrire la bande-son, avant de jouer le tout en live. « *Leurs images habillent notre musique et l'inverse* », note-t-il, alors que Judith Hoorens parle de « *symbiose, d'expérience totale* ».

Pudour et discrétion

D'après Judith Hoorens, Renaud Mayeur et Joris Oster, le ciné-concert a cependant bien plus à offrir qu'une satisfaction artistique aux musicien-nes. « *Il y a de moins en moins de clubs et les festivals sont souvent réservés à la musique mainstream*, explique Joris Oster en enfilant sa casquette de musicien au sein de Süb. *Faire du ciné-concert, c'est une façon d'aller jouer dans d'autres endroits, parfois insolites.* » Les portes des centres culturels, des cinémas, des salons littéraires, remplis d'un public nouveau, s'entrouvrent donc.

Autre avantage : jouer dans une obscurité relative, au service de quelque chose de plus grand, semble vraiment convenir à certains. « *Cette pudeur, cette discrétion, j'adore*, s'exclame Renaud Mayeur. *Le côté "pose", où tu es le spectacle, je l'ai fait et j'assume. Mais j'ai 50 ans et me retrouver à l'ombre de quelque chose me comble aujourd'hui.* » D'autant plus que cette discrétion permet aussi de se concentrer sur l'interprétation. Ce qui ne veut pas dire que faire du ciné-concert ne génère pas de stress. Chaque film a son propre rythme et les groupes sont donc obligés de jouer au métronome. « *Notre troisième album est une bande son de Koyaanisqatsi, film où il y a une explosion d'une bombe. Si notre jeu n'est pas raccord avec celle-ci, cela ne fonctionne pas*, explique Judith Hoorens. *Tout est donc synchronisé au quart de seconde près.* » Dans ce contexte, pas de place non plus pour l'improvisation ou la moindre erreur. Une fois le film démarré, pas question de s'arrêter. « *Il ne faudrait pas qu'on soit obligés d'aller aux toilettes ou que l'ordinateur, qui gère le clic et le film, décide de crasher* », s'amuse Joris Oster.

De petits désagréments qui n'empêchent pas le ciné-concert de se développer, même si Judith Hoorens, forte de l'expérience de ses nombreux concerts en Belgique et à l'étranger avec We Stood Like Kings, ne voit pas une « *scène* » émerger. « *Le culte de la personnalité a du plomb dans l'aile. Les gens ont aujourd'hui besoin de musique pure et d'autres disciplines* », conclut Renaud Mayeur.



Pierre de Maere

Regarde-moi

Cinq7 Wagram

Col roulé jusqu'au menton, Pierre de Maere s'expose sur la pochette de son premier album. Publié par le label parisien Cinq7 (Bertrand Belin, Philippe Katerine), *Regarde-moi* met la chanson française dans tous ses états avec, en filigrane, quelques pourparlers autour du narcissisme. « Dans mon esprit, ce titre témoigne plutôt d'un désespoir amoureux. C'est un appel du cœur, nous explique le chanteur de 21 ans. Dans la chanson *Regarde-moi*, j'endosse le rôle d'un artiste qui, sur scène, se produit dans l'indifférence générale. Il cherche, par tous les moyens, à susciter l'attention du public. Ce titre tient à une anecdote racontée en interview par Lady Gaga. À ses débuts, à l'époque où elle chantait dans les bars, personne ne la regardait malgré ses efforts derrière le micro et le piano. Si bien qu'un jour, elle s'est mise toute nue. À ce moment-là, bien sûr, les regards se sont tournés vers elle... » Sur ce premier album, Pierre de Maere chante donc l'amour. Sous toutes ses formes. Relations magnétiques ou excentriques, flirts à la dérive et autres (pres)sentiments romantiques offrent une ligne de conduite à ce disque pensé comme un tout cohérent. Présent au casting, tel un résumé de l'épisode précédent, le tube *Un jour je marierai un ange* vient rappeler comment l'artiste s'est imposé avec son chant haut perché et ses "r" roulés, façon Jacques Brel ou Édith Piaf. « Je me suis mis à apprécier ces personnalités grâce à la musique de Stromae, confie-t-il. De là, j'ai découvert Balavoine, Polnareff ou Barbara. » Produit par Pierre de Maere et son frère Xavier, *Regarde-moi* s'est dessiné entre le Brabant wallon et Paris, avant d'être enregistré au Durbuy Music Studio. C'est là, dans le cadre verdoyant de la province de Luxembourg, que le chanteur a mis au point ses mélodies instantanées (*Bel-Ami*, *Enfant de*). « Composer des chansons accessibles, c'est dans ma nature. Je déteste la branlette. Quand je propose un texte, j'aime qu'on puisse le comprendre dès la première écoute. » Mission accomplie. Sans se dévêtir. **- NA**

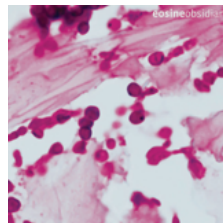


MURMUZIEK

Murmuziek

GNiGNiGNiGNiGNi

C'est fin 2017 que naît le projet MURMUZIEK, porté par le Centre culturel Jacques Franck (en partenariat avec FAMD et ZOROBABEL). Son but ? Offrir un espace d'expression aux détenus en leur proposant des ateliers d'écriture, de création et de composition au sein de la prison de Forest. Au fil des semaines, ces sessions encadrées par Brune Campos (artiste et performeuse), Carl Roosens (parolier, illustrateur, réalisateur) et les musicien-nés Damien Magnette, Aurélie Muller et Léo Campbell ont donné naissance à un collectif et une trentaine de titres naviguant entre rap et déclamation. Le label bruxellois GNiGNiGNiGNiGNi en publie aujourd'hui l'essence dans cet album chargé à la chevrotine où l'on découvre les bombes *Votez pour moi* (et son clip hallucinant), *Rituel* ou encore *Nouvelle racaille*. Une aventure qui se poursuit hors les murs de la prison, grâce aux ex-détenus désormais libres mais toujours motivés par le projet. **- NC**



Eosine

Obsidian

JauneOrange/Eosine

Les étoiles s'alignent pour Eosine en cette nouvelle année 2023. Le groupe vient de remporter l'édition annuelle du Concours-Circuit, ce qui leur permettra d'entamer la professionnalisation de leur projet. Et pour l'heure, c'est de leur premier EP (4 titres) dont il est question dans ces colonnes. Sur larsenmag.be, nous avons déjà écrit tout le bien qu'on pensait de ce groupe à l'occasion des singles et clips parus plus tôt en 2022. On y retrouve tous les ingrédients du style dreampop, avec des accents shoegaze, ce qui devrait plaire aux amateur-es de Slowdive ou Beach House : guitares fuzzy/reverb/écho, voix éthérées et douces, mélodies languissantes... Le final, *Inner You*, nous emmène quant à lui un peu plus loin, dans des contrées quelque peu torturées. Un groupe assurément à suivre pour les aficionados du genre. **- FXD**



InALTO

Passages. German Ritual Music 1600-1800

Ricercar

Profondeur et solennité au menu du nouveau CD de l'Ensemble InALTO, dirigé par le cornettiste Lambert Colson, qui nous plonge dans la musique rituelle allemande des 17^e et 18^e siècles. Répertoire idéal pour célébrer les dix ans de cette formation qui a choisi de magnifier l'alliance de la voix, des cornets et des trombones. Porté par cinq solistes vocaux et un effectif de cuivres en nombre, cet habile assemblage a l'excellente idée de débiter par les graves 5 *Equali* pour trombones de Beethoven avant de remonter le temps. "Passages" obligés donc par les fondateurs du baroque allemand Schütz, Schein, Scheidt, et ceux qui allaient les suivre – superbe, le *Klage-Lied* de Buxtehude – jusqu'à ce que Jean-Sébastien Bach referme un siècle et demi d'histoire musicale avec le génie que l'on sait. Colson se devait donc de le convier à la fête avec son émouvant motet *BWV 118*. Un album dont on appréciera tout autant la richesse documentaire du livret. **- SR**

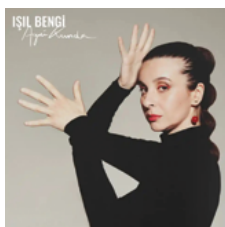


Musiques Nouvelles

Coffret – 60 ans

Cypres

Alerte sexagénaire, l'Ensemble Musiques Nouvelles fête sa belle longévité avec un coffret aux allures de kaléidoscope. Souvenez-vous... Le 6 décembre 1962, un concert peu banal résonne dans le Studio 1 de ce qui est encore l'INR, l'Institut National de Radiodiffusion. Fondé par le chef et compositeur Pierre Bartholomée, Musiques Nouvelles y livre sa première prestation publique. Au programme, Répons d'Henri Pousseur et la Sonate n°2 de Pierre Boulez. L'ambition est claire, portée par l'air du temps musical d'après-guerre, riche d'explorations en tout genre. Avec ce jeune ensemble, la musique dite contemporaine s'est trouvée en Belgique un ambassadeur de choc, décidé à porter haut les couleurs de répertoires qui sortent – un peu, beaucoup, totalement – des programmations balisées classiques. 60 ans plus tard, la formation est toujours là, et bien là, riche d'« une belle succession de folies » pour reprendre le mot de Bartholomée. Après avoir fêté en 2012 son demi-siècle avec un premier coffret chez Cypres réunissant vingt-cinq compositeurs et compositrices, la formation a choisi de célébrer ses soixante ans avec un ensemble de six CD, proposant quarante-cinq œuvres créées par Musiques Nouvelles au cours de la dernière décennie. Comme le résume le violoncelliste et compositeur Jean-Paul Dessy, qui dirige la formation depuis 1997, « ces pièces reflètent la très belle pluralité esthétique de la musique composée en Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est un prodigieux voyage à travers quarante-cinq contrées sonores singulières et hospitalières, quarante-cinq univers aux subtiles lumières, aux insondables mystères ! ». Et encore ne s'agit-il là que d'une « vitrine sonore » car, au cours de cette dernière décennie, l'ensemble, en résidence à Arsonic (Mons), a créé quatre cents œuvres de plus de deux cents compositrices et compositeurs d'une quarantaine de nationalités ! La vie (re)commence à 60 ans. – **SR**



Işıl Bengi

Agni Kunda

Insolite Records

Avec *Terre de jeu*, paru en 2021, Işıl Bengi exprimait le désir de se connecter pendant une période d'isolement. « Avec Agni Kunda, j'explore une autre facette : les sentiments et émotions sombres qui surviennent pendant ces mêmes périodes difficiles, et la capacité de transformer ces sentiments, d'utiliser leur force pour construire plutôt que détruire. » « Agni Kunda » a plusieurs significations, l'artiste retient son acception sanskrite : « "agni" signifiant feu et "kunda" la forme d'énergie. J'ai été inspirée par le feu interne pour construire le répertoire de cet album et les morceaux choisis ont ce fil conducteur entre eux. » C'est ainsi qu'elle nous promène dans un programme surprenant, collage éclectique allant de la paisible *Berceuse* de Balakirev au *Feuillet d'album* de Scriabine, traversant avec brio les *Variations sur un thème en do mineur* du compositeur serbe Marko Tajčević, reprenant son souffle dans les *Fairy Tales* de Medtner, rejoignant la bourrasque du *Vent d'ouest* chez Debussy. L'album est ainsi volontairement tissé de tensions et contrastes : « *Aujourd'hui, (...)* Je cherche à apporter une expérience d'écoute où on est emporté, notre curiosité suscitée, on est parfois choqué, parfois émerveillé... C'est comme entrer dans un monde étrange où différents styles, ambiances, couleurs, même opposés par moments, se retrouvent ensemble, se marient et s'harmonisent ». Un disque qui ose la diversité et laisse libre cours aux émotions. What else ? – **VF**



Satchel Hart

Things will never be the same

Satchel Hart/JauneOrange

Chez Satchel Hart, la musique, c'est une affaire de famille. Son père, américain et multi-instrumentiste, a collaboré avec Supertramp, Crowded House et même Ringo Starr. Sa maman, belge, a fait un bout de chemin dans le milieu hardcore des années 90 comme bassiste et chanteuse. Voilà pour le pedigree. Mais Satchel s'illustre quant à lui dans un trip plutôt axé revival psychédélique avec une ossature très pop où l'on citera en vrac comme influences probables Tame Impala, Metronomy ou MGMT. Ce qui fait assurément de lui un proche cousin d'un artiste bien de chez nous, Robbing Millions, avec lequel il partage le goût des mélodies alambiquées pleines de rebondissements, des voix second degré et des claviers cosmiques. *Liquid Sunshine*, *Elina* (et *Pupils Double In Size* sont les trois premiers singles (et clips) qui ont été extraits de cet album. – **FXD**



Saudade Experiment

(Got) Everything To Shine

Humpty Dumpty Records

À son nom de scène, Saudade ajoute désormais le composant "Experiment". Une manière de marquer une nouvelle direction, ouvrir un nouveau chapitre et élargir le champ des possibles. Gagnant du Concours Circuit en 2018, le groupe bruxellois publie un troisième EP, *(Got) Everything To Shine*, quatre ans après *Ikigai*. Six nouveaux titres pour prolonger les présentations, en attendant la sortie d'un premier album. L'influence de la scène britannique se ressent toujours, tant dans les sonorités que dans l'accent de Junior Bokele, le meneur du groupe, qui a vécu à Londres il y a quelques années. Sa voix semble d'ailleurs davantage mise en avant sur ce nouveau projet. Saudade Experiment mise également plus sur le jazz et l'acoustique cette fois-ci, que sur les digressions électroniques du précédent. Un retour en très grande forme pour la formation belge, qui dévoile une face plus sombre et revient avec une proposition plus lisible. – **LH**



Lem

Vanitas

Slouch Hat Records

Placer chaque mot au bon endroit et prendre le temps de faire les choses correctement. Actif depuis 2003, Lem applique cette méthode à la lettre. Troisième essai du trio bruxellois, *Vanitas* enchante les incohérences du monde moderne en sautillant sur la ligne du temps. Pop francophile, résolument littéraire, la musique imaginée par Lem puise ses saveurs aux sources du minimalisme, sans oublier d'associer les contraires. Les rythmes hivernaux et mécaniques de l'électronique s'adosent ainsi au groove chaleureux d'un dub estival. Les onze titres proposés sur cet album butinent leurs sons chez Jacno, Suicide, King Tubey ou Telex sans une once de passésisme. Verbe acéré, timbre maniéré, Nicolas Ekla élève la voix, quelque part entre les figures de Florent Marchet et Dominique A. Ironiques, métaphoriques ou poétiques, ses textes se portent au chevet d'un système sur le point d'imploser, mais toujours sauvé (de justesse) par des lignes de basse rebondies et quelques nappes de claviers rétrofuturistes. – **NA**



ICO

III
SQUAMOUR/AIIPoints

Talent singulier de notre scène rap nationale, Salim Elakkari alias ICO confirme tout le bien que l'on pensait de lui avec *III*, successeur de *Petit Con* (2019). Sans featuring mais avec une jolie brochette de beatmakers, de Chipeur à Raven en passant par Ambitiou\$, Cookup & Julio, Lekeus, Marc Monnaie, Skar & Cams, Slomo & Sosa Part et bien sûr ICO lui-même. Le décor est planté dès l'intro. Amour, argent, avenir, les interrogations habituelles d'un rappeur de 29 ans... Sauf qu'avec ICO, le twist n'est jamais loin et le contrepied une inclination naturelle. Très vite le ton change – « *En vrai c'est pas mal la vie d'artiste* », couteau entre les dents et refrain bondissant. Musicalement, l'envergure du MC a doublé. Celui qui prêtait sa plume aux voix du label Vangarde est devenu un artiste accompli. Au fil d'une déclaration d'amour/d'humour à la *Moula*, notre hôte démontre une fois de plus sa maîtrise du verbe : « *J'aime quand tu prends du poids, tu sais que ça m'dérangera pas* », « *élastique sur tes hanches, j'aime trop comment tu danses* ». Puis on découvre *2022*, classique morceau-bilan et mise à jour un brin cynique de ses débuts de carrière. Avant *Promo*, titre (et vidéo) uppercut où ICO règle ses comptes avec la presse et délivre une leçon de bonnes pratiques journalistiques. L'occasion de l'une ou l'autre punchline en interview aussi, comme « *La télé c'est un peu finito... Twitch et YouTube l'ont détrôné depuis un moment* ». Enfin, sur *Victoria* et *Rdv*, le Bruxellois chatouille la bande FM et le jardin d'Hamza, avant d'offrir du ICO pur jus dans la dernière ligne droite, avec *Paradis* et l'excellent *BBJTM*. – **NC**



Margaux Vranken

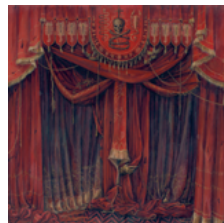
Songbook
Igloo/Outthere

Successeur de *Purpose*, paru en 2020 et de sa suite, captation en public au Gaume Jazz Festival en 2021 (parue en numérique seulement), *Songbook* est d'abord une déclaration d'intention. La grande chanson à l'américaine n'est jamais loin, comme en témoigne le très beau *Goodbye*. Dans l'esprit de la pianiste compositrice, l'orientation est claire : « *Quand j'étais petite, j'étais fan des Beatles à 100%. Puis ça a été le jazz et, maintenant, je me dirige de plus en plus vers le crossover chanson, tout en gardant la liberté de jeu, l'improvisation.* » En ce sens, *Songbook* résulte du séjour américain : « *Là-bas, j'ai changé de point de vue, pour une musique de plaisir!* ». Le plaisir de l'album est tout en délicatesse harmonique et raffinement mélodique, le jeu aux pieds – et aux doigts – léger. Il y a pourtant quelques accélérations rythmiques, à l'occasion de *Good To See You*, un durcissement de guitare lors d'un *Back In Schaerbeek* riche en émotions. *Songbook* recèle même son classique pop, avec *A Light Within*, un air qui s'incruste, illuminé par la voix pleine de chaleur d'Aneta Nayan. Enregistré en mai 2021, au Jet Studio à Koekelberg, le disque est aussi féminin jusqu'au bout des voix. Serbe, Tamara Jokic chante dans sa langue, tout comme Eirini Tornesaki en grec. « *Tout cela a été enregistré en mai 2021, donc de chez elles* », précise la musicienne. Française d'origine martiniquaise, Stacey Claire habite Bruxelles. Quant à Aneta Nayan, Polonaise d'origine, elle a écrit tous les textes en anglais. Ode féminine à la beauté et à toute une palette d'émotions, *Songbook* s'impose de soi-même. – **Dsi**



Josy & the Pony Hipponyme Deluxe Zebra

Hipponyme Deluxe est la première sortie des Poneymen sans Josette Ponette... mais avec Fany (Gillard) qui reprend ici le chant. Fany, vous la connaissez, elle est animatrice sur *Classic 21* et officiait déjà il y a quelques années au sein de *Gangbang in Honk-Kong*. Fany a bien évidemment la langue bien pendue et n'hésite pas à la jouer sex(y) tout en enquillant les jeux de mots chevalins : les titres et textes sont truffés de références à la gente équestre (crinière, pur-sang, Canas-sonic et on en passe). Le concept est poussé à son paroxysme. L'album est composé de quatre nouveaux titres et d'une flopée d'anciennes chansons revisitées, remixées, pim-pées ou mises à la sauce Gillard. La tonalité est principalement axée (surf) rock retro (garage), oscillant entre "slow vintage" (Jean-Roger), garage/surf rock pur jus (*Ânesse topless* ou *Indécent pur-sang*), perle 60's (*La La Ponie*) et petites incursions électro (*Barbara Âne... Barbara Ann*, les *Beach Boys* vous voyez?). Parodique, électrique et sympathique. – **FXD**



Neptunian Maximalism & Its Supernova Arkestra Finis Gloriae Mundi I, Voidhanger/Utech Records

Ça commence comme du Ligeti et son *Lux Aeterna*, avec ces voix étranges qui se muent doucement en une expression extatique et violente (*Sustain*). Et l'affaire est lancée. Enregistré à l'issue d'une tournée européenne qui s'est étalée tout au long de l'année 2021, exactement lors d'un concert à Nijmegen (Pays-Bas), ces 66 minutes ont été découpées en 10 tracks aux noms plus exotiques ou étranges les uns que les autres. On a pu avoir vite tendance à ranger *Neptunian Maximalism* au rayon "metal"... et il peut y avoir de cela, oui, et

certains membres du collectif se sont illustrés dans certaines formations bruyantes tandis que certains effets de voix très gutturaux sont utilisés dans le doom par exemple. Mais ce *Supernova Arkestra*, c'est bien plus que cela. C'est à un véritable voyage en *Transe*, psychédélique, baroque, « *heavy et cosmique* » (comme le dit la bio), que nous sommes conviés. Les instruments s'entremêlent et s'entrechoquent, à tel point qu'il est impossible de dire qui du saxo, de la guitare ou des drones sont en train d'être joués. La spatialisation est incroyable : au casque, les sons déboulent de partout et les échos rebondissent dans votre cerveau. Qui fait quoi ? Où suis-je ? Une expérience extatique qu'on vous conseille de vivre également en "live" pour fêter avec *Neptunian Maximalism* « *la fin de l'Anthropocène* ». Violent, spirituel et psychédélique. – **FXD**



RéPercussion RéPercussion #1 Collectif du Lion

La section rythmique du Rêve d'éléphant Orchestra s'est offert une échappée en trio, avec quelques invités, à l'invitation du Centre culturel bruxellois Espace MAGH. Originellement construit comme la musique d'un spectacle, *RéPercussion-ID*, les musiciens ont ajouté quelques pistes aux compositions déjà créés pour pouvoir publier un album à part entière. Aux batteurs-percussionnistes, Michel Debrulle et Stephan Pugin, et au bassiste Louis Freres (aussi aux effets electro et synthé), est venu s'ajouter sur quelques morceaux, le guitariste Jean-Yves Evrard qui officiait au sein de l'Orchestra sur leurs deux premiers albums. Avec pour résultat ? Un disque très éclectique, axé sur les percussions bien sûr, et aux accents jazz, noise, psyché (*Ziet*), parfois même funky et punk (*Volatile Fury*) ou encore aux sonorités blues touareg (*Bon voyage!*). Un trip percussif, tribal et surprenant. – **FXD**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Bonne Came

TEXTE : NICOLAS CAPART

Deux ans déjà que Virgil Hombach et Louise Lavergne conjuguent leurs talents respectifs au sein de Bonne Came. Lui réalisateur, elle graphiste de formation, excellent désormais en tandem dans la direction artistique, l'écriture et la réalisation de clips vidéo. De plus en plus prisés par les artistes de notre scène rap nationale, ces deux-là ont mis en images les rimes de Gandhi, Loveni, Geeeko, Smahlo ou encore Nups3e.

Image extraite d'un triptyque réalisé pour Geeeko (Clip de Pôché Mignon, sur le projet Level). « On voulait faire quelque chose d'original, que ce soit au niveau de la structure, du set

design ou du stylisme... Amener un côté Tarantino avec la voix off sur les transitions. Ça nous représente beaucoup : esthétique mais décalé. Et hyper 70's, comme on aime. »

Il est des premières fois qui comptent. Première cuite, premier job rémunéré... première interview ? Si ces deux-là sévissent dans les couloirs musicaux bruxellois depuis quelque temps, jamais ils ne s'étaient prêtés à l'exercice. Un baptême du feu tardif mais certainement le début d'une longue série pour Bonne Came.

Virgil a 26 ans. Après une formation en audiovisuel à Nice, il débarque à Bruxelles en 2017, brûlant d'envie de réaliser ses propres clips. « Pendant trois ans, j'ai peaufiné mon cadrage, mon montage, travaillé l'écriture de scénarios et me suis fait un réseau d'artistes et d'amis. » Scylla est un des premiers à lui faire confiance. Une collaboration qui lui offre de la crédibilité et une carte de visite.

Louise, 27 ans, graphiste, typographe et, elle aussi, française, débarque à Bruxelles en 2018. Elle rencontre Virgil dans la coloco (de sept personnes) où ils vivaient et le match est instantané. Un coup de foudre amical qui très vite se transforme en symbiose créative. Complémentaires, les deux complices se mettent à réaliser des vidéos, puis décident d'officialiser leur travail. Ils emménagent ensemble, travaillent sur un logo et un nom... pour devenir Bonne Came.

C'est avec Gandhi et la boîte de production Union qu'ils réalisent leur premier job. « Une vraie expérience, notre premier clip avec toute une équipe technique, des caméras, un studio... » Quelques vidéos plus tard, c'est avec Geeeko que le duo réalise son second gros coup, Level. « Cette fois nous étions aussi producteurs et donc en charge de l'ensemble du budget ». Le plus gros tournage de leur jeune carrière et une D.A. signature qui met un coup de projecteur sur leur travail.

Aujourd'hui, Virgil et Louise ont produits plus d'une dizaine de clips (Mistral, Loveni, Isadora, Ana Diaz, Aprile, Rockwan, Safari, Shien, etc.), s'offrant quelques détours en dehors de leur habituelle zone de confort rap. Un style reconnaissable en un clin d'œil, puisant son inspiration dans le design, la mode, le cinéma, l'architecture, etc. Comme récemment avec la Française Novaé Lita ou, au moment d'écrire ces lignes, pour la Belge Saskia, dont ils assureront toute la future D.A. On n'a donc pas fini de planer sous cette Bonne Came-là.

Sacrés

TEXTE : DIDIER STIERS

Au commencement était une compilation. 10 titres, signés Jeronimo, Vincent Venet, Yel, Starving, Nietzsche, Marc Morgan, Crystal Palace, Pink Satellite, Agent 5.1 et Pierre Surquin. Avec eux, la scène belge francophone s'offrait une vitrine et c'était... il y a 20 ans déjà ! Ça vous rappelle quelque chose ?

Belges

Le disque est donné à quiconque achète l'album de l'un des artistes susmentionnés. C'est d'ailleurs écrit sur la pochette : « Cette compilation vous est gracieusement offerte par Viva Disc, Distrisound, Bang!, Anorak Supersport, grâce au concours de Radio 21, La Deux et le Programme Rock de la Communauté française de Belgique ». Nous sommes en 2002, à la mi-décembre : le sampler a été tiré à 5.000 exemplaires, l'opération "Sacrés Belges" vient de débiter.

« L'idée était notamment de se regrouper, raconte Christophe Waejtens (à l'époque il travaillait pour la maison de disques Bang!). Les choses avaient commencé à prendre forme pour Yel, Vincent Venet, Jeronimo... Ils avaient un peu d'airplay, jouaient dans des petits clubs, mais aucune de ces têtes-là n'aurait pu remplir un Cirque Royal. On était aussi tous un peu concurrents, entre les labels qui parfois ramaient ou avaient du mal à se faire entendre. Mais on a imaginé de monter ensemble une grosse soirée. » Yves Merlabach, alors responsable de la promotion chez Distrisound, ne se souvient pas d'un projet antérieur à Sacrés Belges qui eut été aussi collectif. Ni d'une telle labellisation, même : « C'était très chouette pour les groupes et aussi pour les maisons de disques qui se rapprochaient. Auparavant, c'était plutôt la guéguerre... ».

L'union fait la force, c'est bien connu. Tout bénéficie donc pour les artistes. Christophe Waejtens : « Avant, il était compliqué de démarcher la presse ou les radios avec des projets belges. On te regardait un peu de travers. On pouvait le comprendre : à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de budgets pour nombre de ces productions belges et donc c'était mal enregistré, les pochettes étaient dégueulasses... ». Mais fin 2002, l'idée plaît, et les "Sacrés Belges" sont mis en avant dans les magasins. « Auparavant, il était difficile également de trouver nos disques. Là, je me souviens qu'à la Fnac, nous avions eu droit à une borne.



La première compilation Sacrés Belges!
sortie en 2002.

Il y a eu un petit enthousiasme sur ces artistes et finalement, on a vendu des disques. »

Tout le monde s'g mot

Si le projet Jeronimo était déjà sur de chouettes rails avant la naissance du label Sacrés Belges, et qu'il n'avait donc pas eu à galérer, cette "appellation contrôlée" comme l'appelle en s'amusant Jérôme Mardaga, l'a renforcé. « Je jouais avec d'autres projets dans des salles vides depuis 1990 et je pense que c'était un peu le cas de beaucoup d'artistes qui se sont retrouvés dans cette aventure. Et là, tout d'un coup, c'est comme s'il y avait eu un consensus entre les artistes, les labels, les tourneurs, les médias et aussi le politique qui s'est mis à subventionner de façon un peu plus conséquente. On commençait à avoir des subsides pour tourner des clips, ce qui n'existait pas auparavant ! »

L'engouement est collectif. « Nous avons eu beaucoup de visibilité, reprend Yves Merlabach. Les médias nous ont suivis à fond ! » Guitariste du groupe Starving, signé alors sur Anorak Supersport, Fabrice "Boods" Baudour parle de son côté d'un évènement charnière. « Les médias en tout cas francophones ont arrêté d'avoir ce "complexe du p'tit Belge". Et les radios jouaient le jeu. Chez Radio 21, ils ne se sont pas sentis obligés, parce que Rudy (Léonet, directeur de la chaîne à l'époque, - ndlr) était hyper partant pour le projet. Et là ou moins, on passait en radio. » Jérôme Mardaga, lui, se rappelle même avoir été sollicité par RTL ! « Ils voulaient nous avoir, alors que RTL était... pas l'ennemi, mais nous étions quand même tous plus ou moins d'obédience indie. En fait, c'était un peu l'avènement d'une génération : on a vu les débuts de Bang! qui était "le" label avec lequel il fallait bosser, on a vu les débuts de dEUS, tout ça nous a nourris et on s'est dit que c'était à notre tour. »



La seconde compilation **Sacrés Belges!** sortie en 2004.



Avec o.a., les toujours actifs **Sharko** et **Girls In Hawaii**.

Sold out

La « grosse soirée » qu'évoque Christophe Waeytens se fera au Cirque Royal, le 11 mai 2003, coproduite par le Botanique et les Francofolies de Spa. Entrée : 10 euros ! « On l'a rempli, le Cirque. Et ça a, je pense, fait un peu briller les groupes. Les producteurs, tout le monde s'est dit qu'il se passait peut-être quelque chose. » Les Francofolies monteront alors aussi une scène Sacrés Belges. Même chose du côté des Nuits Botanique. L'effet perdure : le 12 février 2004, c'est au tour de l'Ancienne Belgique de succomber. Sharko, Girls In Hawaii et Ghinzu, tous présents sur le volume 2 de la compile sortie un an auparavant, sont à l'affiche. « Ça avait été complet assez vite. LAB programmait plutôt des groupes anglo-saxons ou flamands, c'était donc assez nouveau pour eux d'accueillir cette scène francophone. C'est Kurt Overbergh, directeur artistique de la salle, – ndlr qui avait bossé là-dessus, l'avait un peu prônée à l'intérieur, et qui était très content du niveau. » En 2004 toujours, le 1^{er} avril et ce n'est pas une blague, des "Sacrés Belges", Sharko, Ghinzu, Girls In Hawaii et Hollywood Porn Stars en l'occurrence, s'en vont jouer à... Londres ! « Les billets de train étaient assez chers, se souvient Christophe Waeytens, donc on loue un car. Comme il n'était pas rempli, on a imaginé de vendre l'entrée et le transport et, là encore, il y a eu un engouement. Finalement, on est parti à Londres avec cinq cars et toute une clique de Belges, pour un aller-retour dans la journée. C'était rigolo ! »

"Boods", lui, est parti jouer en France avec Starving. Là aussi, la sauce a pris. « On a fait plusieurs dates. Dont une à Paris, au Glazart, avec My Little Cheap Dictaphone, je pense. À ce moment-là, les agents vendaient des plateaux "Sacrés Belges" en France alors qu'il n'y avait qu'un seul groupe dans le lot qui était vraiment sur la compile. C'était devenu une sorte de label de qualité à l'étranger. » Un label dont la philosophie rappelait celle du Sacré Français

d'Alexandra Vassen sur Radio 21 (l'émission avait commencé en 1998). Un label dont s'empareront aussi les "Massacrés Belges" (Driving Dead Girl, Ultraphallus, Sport Doen, etc.), les "nerveux" de la scène en FWB, ils le feront moitié pour rire, moitié parce qu'il n'y avait pas de raison qu'on ne parle pas d'eux aussi !

Vingt ans après

Girls In Hawaii et Sharko sont toujours sur scène aujourd'hui. Jérôme Mardaga également, idem pour Benjamin "Miami Monster Miami" Schoos, Vincent Liben (ex-Mud Flow) et Christophe Enclin (ex-Hank Harry). D'autres sont restés dans le milieu mais plutôt côté coulisses, beaucoup ont plus ou moins disparu de nos écrans radar. Mais on cause désormais "local" sans souci. Dès ce 30 janvier par exemple, avec La Semaine de la Musique Belge, troisième du nom... « On n'a pas vraiment fait de bilan, admet Christophe Waeytens, mais je pense que Sacrés Belges a montré, à l'image de mecs comme Jeronimo ou Marc Morgan, qu'il y avait moyen de vivre de sa musique. » Jérôme Mardaga ne dit pas autre chose : « On venait du milieu indé et de la débrouille, et on savait qu'on tendait vers une professionnalisation progressive. Qui est advenue. Les shows étaient quand même bons. Quand on voyait un live de Sharko ou de Ghinzu, ça ne rigolait pas ! »

Les "Sacrés Belges" ont aussi ouvert des portes. « Ça a changé le "game", assure Fabrice Baudour. Sans ça, il n'y aurait pas eu Suarez, Saule et d'autres... ou un label comme 30 Février, spécialement dédié aux artistes francophones. » On imaginerait de remettre le couvert en 2023 ? « Les réseaux sociaux nous auraient bien aidés à développer le concept, réfléchit Yves Merlabach. Mais aujourd'hui, je ne vois par exemple pas avec quelle radio ça collerait. Mais sans doute que ça pourrait encore avoir sa raison d'être. L'idée était quand même que les plus gros poissons aident les plus petits. »

De Week van de Belgische Muziek

Share your love

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Le nord du pays s'apprête à faire la fête à sa scène musicale lors de la Semaine de la Musique Belge qui

Chaque année depuis 1994, l'industrie musicale flamande décerne ses prix, les MIA's (Music Industry Awards, les ZAMU Awards jusqu'en 2006). Derrière la compétition et le bling-bling de la cérémonie, l'idée est de mettre en avant les groupes et artistes (ainsi que les acteur-trices du secteur) qui font avancer la musique au nord du pays et ce, afin que le public se les approprié. Avec un certain succès à la clé. En effet, de dEUS à K's Choice, Soulwax, Daan ou Millow, tous atteignent sans trop de difficultés le statut de disque d'or à chaque nouvel album et remplissent les salles (au nord, mais pas seulement) du pays.

Et puis, arriva la pandémie de Covid-19. Non seulement le virus toucha de plein fouet tous les métiers de la musique, mais il empêcha la tenue des MIA's en 2021. C'est alors qu'est née l'idée de Semaine de la Musique Belge : « *Le secteur musical avait tellement souffert à cause de la pandémie qu'on s'est dit qu'on devait tout de même organiser quelque chose pour faire savoir que la musique belge était là, bien vivante. Il fallait la soutenir*, dit Charlotte Lootens de VI.BE, co-organisateur de l'événement avec la VRT et principal point de contact pour les musicien-nes et les acteur-rices du secteur musical en Flandre et à Bruxelles. *Tout le monde, côté flamand, a donc collaboré (organisateur, médias,...) pour faire vivre la musique belge dans les écoles, les bibliothèques, les maisons culturelles, les réseaux sociaux... Tout le monde a utilisé un hashtag #weekvandeBelgischemuziek et un visuel pour promouvoir la musique belge. On ne pouvait pas organiser de concerts mais on a projeté le label sur les immeubles, dans les médias, sur les réseaux, partout où on pouvait. Le logo était visible partout, si bien que le public qui, d'habitude, ne s'intéresse pas à la musique y était confronté* ».

Le concept qui est né d'une contrainte en est désormais à sa troisième édition, qui aura lieu du 30 janvier au 5 février : « *L'idée principale est la suivante : la scène musicale belge a de quoi*

aura lieu du 30 janvier au 5 février. Elle sera précédée de la cérémonie des MIA's. Voici le programme.

être fière. Et cela devrait être montré. Des salles de concert aux clubs de jeunes, des magasins de disques aux centres culturels, des écoles aux centres de formation et bibliothèques, des violonistes aux beatmakers, des fanatiques de musique aux chanteurs occasionnels : tous ceux qui ont un cœur pour la musique belge peuvent manifester leur amour pendant la Semaine de la Musique Belge 2023 ».

Débats, rencontres, concerts et plus encore

Au programme, des événements en tous genres pour mettre la musique belge en évidence. Dans les médias, tout d'abord, où la VRT va mettre en avant les artistes régionaux sur toutes leurs chaînes, en radio et télé (StuBru, Radio 1, Radio 2, MNM, ...). De son côté, la plateforme VI.BE sera l'endroit où jeter un œil pour découvrir des groupes, artistes, DJ et producteur-trices venus de Flandre et de Bruxelles. De jeunes artistes qui se retrouveront en même temps en concert dans les salles du nord du pays en première partie ou aftershows d'artistes plus confirmés.

Il y aura aussi des conférences et des débats. Plusieurs salles comme l'OLT Rivierenhof (Anvers), Het Depot (Louvain) et le Trix (Anvers) vont notamment collaborer au concept "(Don't) mind the future", à savoir quatre jours de discussions autour de quatre panels sur le futur de l'industrie musicale belge. Sujets choisis : "secteur musical, secteur durable ?"; "le pouvoir au peuple"; "la nightlife est partout"; "afrobeat/afropop is hot".

Plusieurs municipalités du nord du pays se joignent également à la fête : la ville de Courtrai organisera plusieurs concerts et une rencontre entre artistes, organisateurs de concerts et autorités communales dans l'idée de faciliter la tâche aux jeunes musiciens. Une démarche plus ou moins similaire aura lieu à Gand où tous les acteurs de la scène musicale locale se retrouveront pour discuter.

Week van de Belgische muziek



©DR

Awards

La BRMA (association des différents producteurs et distributeurs belges) va de son côté apposer des autocollants sur les disques de chez nous dans les Fnac, Media Markt et autres disquaires indépendants, histoire de les mettre en évidence et certains labels vendront leurs disques à prix réduit. Sur les plateformes aussi, les artistes belges seront mis en évidence, notamment via la playlist Spotify Made in Belgium.

Et puis, bien sûr, il y aura des concerts aux quatre coins de la région. Ce qui n'était pas une option lors de la première édition sera le gros morceau de cette semaine. Il y aura de quoi faire entre Goose, Portland, Ramkot, Hideous, Triggerfinger, Brutus, Kids With Buns, Gene Tomas, Brussel Philharmonic, Omar Dahl, Bert Joris, Rare Akuma, Shlundee, Berre, Kris Defoort... À noter que Goose organisera un "meet & greet" pour dix fans avant son concert au Casino de Saint-Nicolas. Une idée du groupe pour marquer le coup.

Les labels PIAS et Universal organiseront également des "meet & greet" et "behind the scene" avec certains de leurs artistes. Et les studios d'enregistrement Galaxy à Mol et Soundplug à Berchem ouvriront eux aussi leurs portes au public. Il y aura également des soirées-événements comme le Flanders Folk Awards et le Belgian Worldwide Music Showcase et des promenades Belpop dans certaines municipalités... Bref, il y aura beaucoup de choses pour tous les goûts et dans tous les coins. Rendez-vous sur www.weekvandebelgischemuziek.be pour tous les détails.

Los MIA's gardent la cote

On notera aussi que cette Semaine de la Musique Belge en Flandre n'enterre pas les MIA's. Loin de là. Ceux-ci auront bien lieu, mais une semaine avant, le 26 janvier. Et le public peut voter pour les artistes nominés. Les favoris cette année sont... Stromae et Angèle – qui sont d'ailleurs parmi les artistes les plus récompensés

au nord du pays. Bizarre? Pas tant que ça. « Parce que les MIA's prennent aussi en compte Bruxelles », dit Charlotte Lootens.

Le succès de la cérémonie des MIA's, qui sera une nouvelle fois retransmise en direct sur la VRT, ne s'est en tout cas jamais démentie : « Notre but est d'exposer les artistes flamands et bruxellois. Les MIA's sont un bon outil pour le faire. Les nominés aux MIA's sont souvent plus streamés et les performances en direct à la télé permettent de les exposer à un public plus large ».

Mais l'idée de la Semaine de la Musique Belge est d'aller plus loin et de permettre aux artistes moins populaires d'être eux aussi exposés : « Les MIA's se concentrent sur les artistes pop tandis que la Semaine offre un panel beaucoup plus large de ce qui se fait musicalement chez nous. Tous les styles sont représentés et tout le monde joue le jeu, les grandes salles comme les petites, jusqu'aux maisons de jeunes. Tout le monde dit : "On aime la musique belge et on a envie d'aider nos artistes!" ».

Scoop, cette Semaine de la Musique Belge aura également lieu côté francophone, au même moment. Mais pas de Décibels Awards. Contrairement aux MIA's, les récompenses musicales au sud du pays sont enterrées. Rudy Léonet, qui coordonnait l'ensemble du projet pour la RTBF, s'en était expliqué il y a un an : « Il y a une réflexion sur le problème global et structurel de ce type de cérémonie et pas seulement au niveau belge. Si on prend les César, les Oscars, les Victoires de la Musique, les Golden Globes, les Grammy's, les Baftas, toutes ces remises de prix sont aujourd'hui fortement remises en question dans leur organisation et dans leur légitimité. Et de ces cérémonies, on ne retient pas forcément les artistes gagnants mais plutôt un discours, un coup de gueule, une prise de parole, un happening, et pas le nom des lauréats. On sent que nous sommes à un moment charnière, un tournant ». À la place, une émission télé, soit une soirée musicale sans gagnant ni perdant, mais retransmise à la RTBF.



© DR

Pierre de Maere

Dans un registre ultrapop, la chanson française imaginée par Pierre de Maere impose des mélodies à part. Révélation belge de l'année aux derniers NRJ Music Awards, l'artiste s'affirme aujourd'hui avec *Regarde-moi*, un premier album tiré à quatre épingles.



Lady Gaga, avec laquelle Pierre de Maere partage un certain goût de l'image et de la mode.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Après avoir affolé les plateformes de streaming, ébloui Paris et multiplié les millions de vues sur YouTube avec le hit *Un jour je marierai un ange*, Pierre de Maere entame 2023 sur les chapeaux de roues. Premier album sous le coude, le chanteur belge met le cap sur quelques dates de prestige avec, au programme, un concert liégeois au Reflektor, un autre à l'Ancienne Belgique ou, encore, un rencard à L'Olympia. En attendant ces rendez-vous avec le public, l'artiste déclare sa flamme à Lady Gaga. « Sans elle, je ne serais pas la même personne, confie-t-il. Je l'ai découverte à ses débuts, en 2008, avec l'album *The Fame*. J'avais sept ans et j'étais complètement accro à la chanson *Just Dance*. Aujourd'hui encore, je la considère comme ma mère spirituelle. Artistiquement et humainement, elle véhicule des valeurs qui sont les miennes : la tolérance, l'ouverture d'esprit, la fantaisie, la déraison. La génération de mes parents a eu droit à David Bowie : un artiste-caméléon qui se renouvelait au contact des gens, de la mode et de l'air du temps. Lady Gaga possède, elle aussi, cette faculté : elle se réinvente perpétuellement. » Les multiples personnages incarnés par la chanteuse, ses robes en viande, à paillettes ou en latex, aiguissent d'ailleurs l'imaginaire de Pierre de Maere. « Son rapport à l'image et à l'objectif me fascine. C'est pour ça que je me suis un jour tourné vers la photographie. Quand j'avais quatorze ans, je prenais des photos de ma sœur, de copines puis, enfin, de véritables mannequins. Je gérais l'éclairage, le maquillage et le stylisme. En 2018, j'ai même eu la chance de photographier Alex Lawther, l'acteur principal de la série *The End of the F***ing World*. » Revenu à la musique, son premier amour, Pierre de Maere ne se détourne pourtant pas de l'image. « Elle occupe une place significative dans mon projet, précise-t-il. À travers mon exposition médiatique, j'essaie aussi de mettre en lumière le travail de talentueux créateurs. Je collabore notamment avec le styliste parisien Charles De Vilmorin. Ce goût pour les beaux vêtements, je le dois également à Lady Gaga. »



© PAULINE MIKO

Margaux Vranken

Elle était de passage en Belgique à l'été dernier pour une série de concerts – au Gaume Jazz notamment – en duo avec la chanteuse américaine Farayi Malek. Après un crochet de trois mois à Reseda, à 35 minutes d'Hollywood, revoici la pianiste et compositrice au pays, pour présenter son troisième et nouvel album : *Songbook*.

INTERVIEW : DOMINIQUE SIMONET

Qu'est-ce qui fait courir Margaux Vranken jusque sur la Côte ouest des États-Unis et retour ?

La quête de sens, la quête de beauté et le désir de l'altérité, d'autres modes de pensée. Je trouve ça tellement formateur de se mettre autre part sur la planète et je me sens super privilégiée de pouvoir faire ce genre de choix. Moi, je vis ça au travers de la musique mais cela peut être d'autres modes de création ou de réflexion.

Qu'y a-t-il comme différence entre la scène musicale américaine et ce qui se passe en Belgique ?

Chez les Américains, il y a un autre rapport au public, à la scène. Les gens viennent te voir, ils paient tous leur place. La générosité commence par la manière de te présenter. Ici, il faut écouter ceci ou cela. Il y a des choses à aimer, d'autres à ne pas aimer absolument. Ça, c'est le snobisme. Est-ce qu'on ne peut pas passer un bon moment de plaisir et de partage ? Aux États-Unis, on aime la musique, toute la musique, et les gens sont hyper pros à tous les niveaux. Les sections rythmiques basse/batterie, sur la Côte ouest, c'est génial. Los Angeles est un melting-pot, New York est plus jazz. Cela se mélange dans tous les sens, des gens sont là en tournée pop et viennent faire une jam jazz... C'est une excellente manière d'embrasser toute la musique.

Vous êtes toujours résidente en Belgique, à Schaerbeek, alors que vous travaillez comme musicienne la majeure partie du temps aux États-Unis. Comment cela se passe-t-il en pratique ?

Il faut un visa de travail, difficile à obtenir pour les non-résidents. Le mien est valable trois ans. Il faut présenter un portfolio de 300 pages, des coupures de presse, la description des projets, des lettres de recommandation de douze personnalités du milieu musical qui appuient votre demande : Diederik Wissels, David Lynx, des gens de la Berklee School of Music. Il faut que des gens avec lesquels je joue régulièrement aux États-Unis certifient que j'ai des engagements là-bas. Il faut également un sponsor du milieu professionnel qui appuie la demande. Tout est vérifié, les contrats de travail, tout. Cela nécessite entre cinq semaines et trois mois d'attente. Heureusement, pour moi, ce n'est que tous les trois ans ! L'Amérique, c'est pour les motivés, on va dire.



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

 www.amplo.be

WE'VE GOT
YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL-LE-S DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENDEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE (PRODUCTION, MIXAGE...) ET À LEURS ENJEUX (CONTRATS, DROITS D'AUTEUR...) AVEC LES MEILLEUR-E-S SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ? PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

DISPOSITIF D'ACCOMPAGNEMENT SUR MESURE - 6X12

DURANT DOUZE MOIS, SIX MUSICIEN-NE-S OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ.



AMPLO

sabam
for culture

PlayRight®

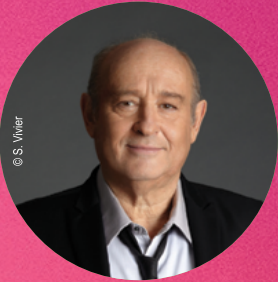
rtbf .be

LE SOIR



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Vivez la Culture !



© S. Vivier

MICHEL JONASZ
CHANSON FRANÇAISE
JE 12.01.2023 - 20H30



© Leïzia Le Fur

OZYA
BLUES/POP/JAZZ
SA 28.01.2023 - 20H30



**ASTORIA POÉSIA
& EGUIMODANZ**
TANGO NUEVO
MA 17.01.2023 - 19H30



© Jérôme Borne

DOMINIQUE A
CHANSON FRANÇAISE
JE 02.02.2023 - 20H30

W:Hall III

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL
Réservation : Tél. : 02 435 59 99 - whall.be

